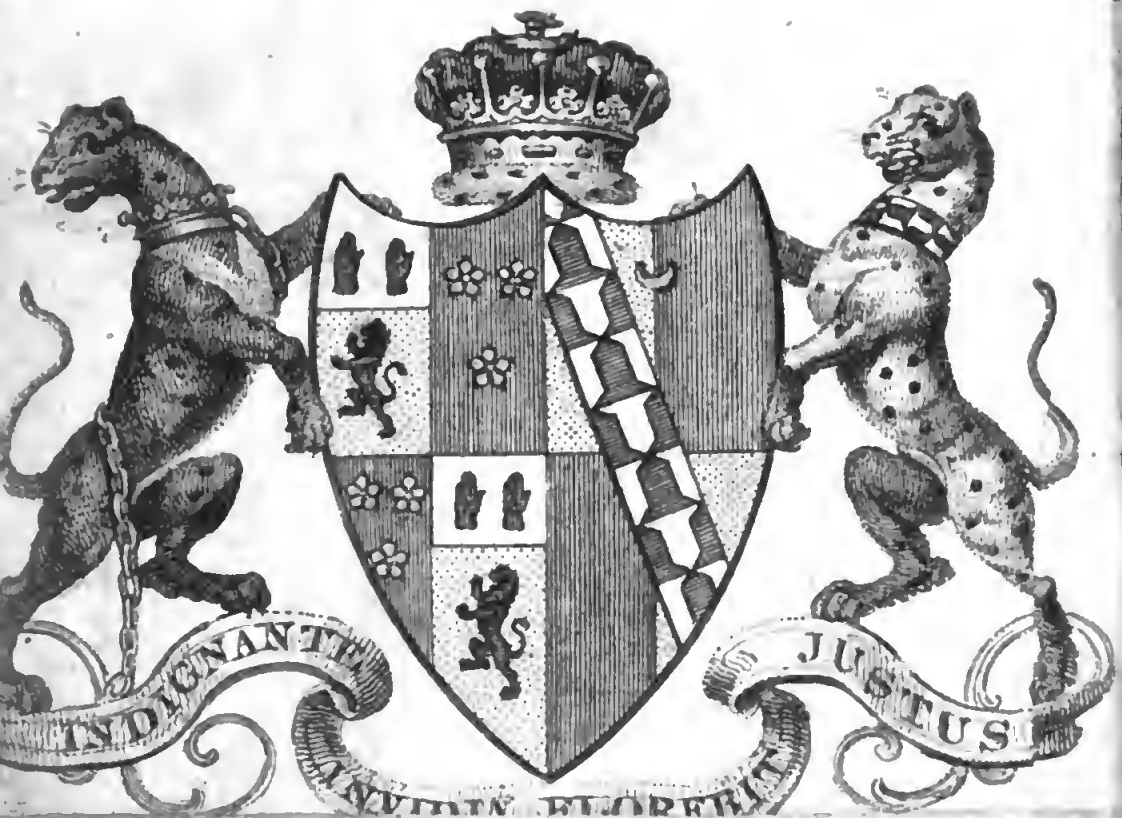


MOENS.

21
L/56
1/14.

Vet. Fr. II A. 39

JACQUELINE
DE
BAVIERE,

Comteſſe de Hainaut.

Nouvelle Hiſtorique

Par Madlle. la Roche Guilhen.

A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire, dans le Beursſtraat.

M. DCC. VII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1963
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

SI j'avois voulu faire un Roman de la vie de Jacqueline de Baviere, j'aurois pû composer un gros volume en inventant de beaux incidents; mais il auroit falu de necessité dementir l'histoire & m'éloigner du sujet. J'ay donc mieux aimé me restraindre dans les limites d'une nouvelle historique qui ne sçauroit être inconnue à

ceux qui ont la moindre intelligence des derniers ſiecles. Il auroit été facile pour faire briller l'ouvrage d'y inſerer des Tournois, des Maſcarades, des Balets & d'autres galanteries de cette nature. Mais une Princeſſe toûjours disgraciée, & qui ne ſuivoit que le cours d'une fatalité attachée à ſa naiſſance, ne pouvoit guere ſonger aux plaiſirs. D'ailleurs ces ſortes d'amuſements ont été ſi rebatus en tant d'endroits, qu'il m'a ſemblé plus à propos de m'arrêter à la ſimple & pure verité. Le nombre de quatre Maris dont les uns furent pris par obeïſ-

obeïſſance, & les autres par foibleſſe, feront heriſſer les cheveux aux prudes; mais il faut que leur ſeverité faſſe grace à la condition malheureuſe de cette Princeſſe, que ſa mere abandonnoit, que les Papes mettoient en état de faire des fautes contre l'exacte bienſéance, & que ſon infortune privoit de conſeils raiſonnables. Si elle peut être blâmée, elle doit auſſi être plainte. Elle avoit mille belles qualitez, & les droits les plus legitimes à une glorieuſe fortune. Tous ces avantages ne l'empêcherent pas de tomber dans les plus douloureuſes calamitez,

& l'on peut voir par le nombre, & par la qualité de ſes miſeres, combien les honneurs, les richeſſes & la beauté ſont des avantages fragiles.

JACQUE-

JACQUELINE DE BAVIERE,

Comteſſe de Hainaut.

PUiſque la prudence ne régle pas toûjours la conduite des vieilles gens, il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'éloigne quelquefois de la jeuneſſe. Les foibleſſes d'un âge peu avancé rendent de certai-

nes fautes tolerables, & pour avoir quelques égaremens, on ne fait pas abſolument divorce avec la vertu.

L'Heroïne que nous introduiſons ici étoit une Princeſſe auſſi fameuſe par ſon merite, que par ſes malheurs. Son illuſtre naiſſance, ſa beauté extraordinaire & ſon eſprit éclairé la diſtinguoient avantageuſement, entre toutes les perſonnes de ſon ſexe. A regarder ſes avantures d'un œil ſevere, on pourroit s'imaginer que ſon temperament la portoit à l'amour & à l'inconſtance; mais en examinant ſes actions de plus prés, on demeurera d'accord qu'elle étoit plus malheureuſe que criminelle.

Elle étoit fille de Guillaume de Baviere, quatriéme du nom, Comte de Hainaut, de Hollande, de Friſe, de Zelande,

lande, & de Marguerite de Bourgogne, & arriere petite fille de l'Empereur Louïs. Cette grande origine & la puiſſance de ſa maiſon la firent rechercher dés ſon enfance. Charles ſix, Roy de France conclut le mariage de Jean ſon fils, Dauphin de Viennois avec cette Princeſſe qui n'avoit alors que cinq ans. L'accompliſſement en fut long-temps differé; mais pendant cet intervalle, elle fut regardée comme Reyne future de France. Le Roy Charles & le Comte de Hainaut étoient dans une parfaite intelligence; mais le Dauphin & ſon Epouſe ne ſe connoiſſoient que parce qu'on prononçoit ſouvent leurs noms devant eux.

En attendant le temps de leur parfaite union, l'amour qui n'avoit point de part à cet en-

gagement, ne voulut pas demeurer oiſif. Jean de Bourgogne Duc de Brabant qui avec un eſprit des plus mediocres, avoit une ambition demeſurée, vint paſſer quelque temps à Mons. Il étoit couſin germain de la jeune Princeſſe de Hainaut, & cette proximité lui donnoit un accez continuel auprés d'elle. La Comteſſe de Hainaut l'aimoit, comme s'il eût été ſon fils, parce qu'il étoit celui de ſon frere, & elle auroit bien voulu que ſes biens immenſes deſtinez à ſa fille n'euſſent point été pour le Dauphin.

Le Duc de Brabant étoit aſſez bien fait, & même extrémement riche; mais ſon intelligence ne paſſoit point une mediocrité baſſe, & il avoit une humeur ſi bizarre, qu'il étoit impoſſible aux perſonnes

les

les plus dociles de s'en accommoder. Il ne laiſſa pas de devenir éperdûment amoureux de la Princeſſe de Hainaut ; mais ces delicateſſes qui plaiſent & qui touchent, ne ſe trouverent jamais avec ſa paſſion.

Il ſe paſſoit alors en France des choſes d'une grande importance pour la maiſon de Bourgogne. Le Meurtre du Duc d'Orleans en fut le motif. Sa femme & ſes enfants travaillerent à venger cet attentat. Le Duc de Bourgogne ſe deffendit mal. La Comteſſe de Hainaut ſa ſœur étoit naturellement dans ſon parti, & la France qui vouloit épargner les parents de la Dauphine ſouhaitoit un accommodement. Le Duc de Brabant ni Jacqueline de Baviere n'étoient pas en état de s'intriguer dans ces querelles, & ils s'amuſoient à des

jeux pendant qu'on ne parloit que de ſang à la Cour de Charles ſix.

Quoy que le jeune Duc de Brabant aimât la Princeſſe de Hainaut autant qu'il en étoit capable, elle ne put jamais l'eſtimer. Tous ſes pas lui deplaiſoient, & il paroiſſoit une certaine ſtupidité dans les actions de ce Prince, qu'elle ne pouvoit ſuporter. On ne lui donnoit point d'autre tître que celui de Dauphine. Elle recevoit tous les honneurs dûs à la femme de l'Heritier preſomptif d'un puiſſant Royaume ; & ſes belles qualitez répondoient admirablement bien à toute cette gloire.

Le Comte de Hainaut qui étoit clairvoyant, s'aperceut de l'amour du Duc de Brabant. Ces jeunes perſonnes qui ſelon toutes les aparences

ne ſont pas nées l'une pour l'autre, dit-il un jour à ſa femme, pourroient à la fin ſe vouloir trop de bien ; & je vous prie, Madame, d'y mettre ordre, avant que le mal ſoit plus grand. Vous voyez, repondit la Comteſſe, des choſes qui ne m'ont point encore paru. Voudriez-vous que des enfants qui ſont proches parents ſe regardaſſent avec indifference ? Croyez-moy, reprit-il, ces ſortes de preoccupations menent plus loin que vous ne penſez. Vôtre fille n'eſt plus à vous, ni à moi, ni à elle-même. Je me repoſe ſur vôtre ſageſſe du ſoin de ſa conduite. Faites, je vous conjure, qu'elle ne me donne point de chagrin. Mais, Monſieur, repliqua-t-elle, que voulez-vous que je faſſe, & que puis-je dire à deux innocentes crea-

tures qui ne m'entendront point ? Vous les croyez plus ſimples qu'elles ne le ſont, pourſuivit le Comte. Quoy que le Duc de Brabant, n'ait pas l'eſprit brillant, il eſt ſuſceptible d'amour. Ma fille a déja trop de raiſon, & je ſerois au deſeſpoir que quelqu'un lui inſpirât des ſentiments qu'elle ne doit avoir que pour le Dauphin. Vôtre prevoyance me paroît fort extraordinaire, repondit la Comteſſe. Pour vous ſatisfaire je compteray les pas de ma fille & de mon neveu ; mais en verité je ne voudrois pas qu'on pût vous ſoupçonner de cette defience. Faites toûjours ce que je ſouhaite, pourſuivit le Comte de Hainaut, & ne vous mettez pas en peine de ce que l'on penſera de ma bizarrerie.

Aprés cet entretien, la Comteſſe

teſſe entra dans la chambre de la Dauphine qu'on habilloit. Elle étoit ce jour-là d'une beauté ſurnaturelle, & le Duc de Brabant la regardoit avec tant d'aplication, qu'il s'aperceut à peine de l'arrivée de la Comteſſe de Hainaut. Vous étes bien reveur, Monſieur le Duc, lui dit-elle. Avez-vous queſque importante leçon à mediter, ou vos Maîtres vous ont-ils donné Madame la Dauphine à étudier? Je trouve mieux mon compte à regarder ſes charmes, reprit-il, qu'à faire de mauvais themes, & ſur ce chapitre mon cœur eſt toûjours d'accord avec mes yeux. Comme vous ne devez pas la voir éternellement, répondit la Comteſſe, ſurpriſe de cette reponſe, je vous conſeillerois de vous accoûtumer de bonne heure à ſon abſence: &

il n'y a guere d'aparence que vous la ſuiviez à Paris. Si elle y va ſans moi ajoûta le Duc, il faudra donc que je meure. Pourquoi, Madame, pourquoi la promettiez-vous à ce Dauphin qui ne la connoît point, & qui ne l'aimera peut-être jamais autant que je l'aime? Vôtre petite folie peut devenir bien grande, repliqua la Comteſſe, vous n'irez point en France. Il faut de neceſſité que vous demeuriez dans vos Etats. Ah! j'y iray trés certainement, s'écria-t-il, quand ce ne ſeroit que pour faire la guerre au Dauphin. Il ſortit à ces mots. La Comteſſe de Hainaut vit bien que ſon Epoux avoit eu raiſon, & que le Duc de Brabant étoit fort amoureux. Le Duc de Brabant vous plaît-il autant que vous lui plaiſez, dit-elle à la Dauphine:

phine : & conſentiriez-vous qu'il prît les armes contre vôtre mari ? Mais, Madame, répondit-elle en riant, je l'aime comme un Prince de vôtre ſang, & que je ſçay qui vous eſt cher ; mais comme je hay la guerre, s'il la faiſoit jamais à quelqu'un ce ſeroit contre mon intention. Ne le mal-traitez point, ajoûta la Comteſſe ; mais ne vous engagez pas trop tendrement avec lui. Je vous obeïray ſans peine, repartit la jeune Princeſſe, & je n'ay rien ſenti juſques icy qui ſoit oppoſé à mon devoir. Aprés cette converſation, la Comteſſe de Hainaut convaincue de la verité, ne voulut pas dire à ſon mari qu'il avoit ſi bien deviné.

La Dauphine qui croiſſoit, devenoit ſi charmante, & ſi ſpirituelle qu'on ne pouvoit la re-

regarder ſans amour, celui du Duc de Brabant augmentoit par la preſence continuelle d'un objet ſi aimable ; mais ſon eſprit naturellement desagreable ſervoit mal ſes jeunes deſirs auprés d'une Princeſſe vive & delicate. Il parloit beaucoup & il s'exprimoit mal. Sa preſomption étoit exceſſive & l'on voyoit en luy quelque choſe d'altier & d'infiniment rebutant.

Le Comte de Hainaut qui avoit fait convenir ſa femme de la preoccupation du Duc de Brabant, & qui voyoit aprocher le terme où ſa fille devoit être miſe avec le Dauphin, crut qu'il étoit à propos d'éloigner Jean de Bourgogne : il le fit donc rapeller chez lui, & l'on ne vit jamais tant d'extravagances qu'en fit ce jeune Amant. Il pleura, il ſe fit,

s'il

s'il faut dire, entrainer de Mons. Sa furie alla juſques aux menaces. La Comteſſe qui étoit ſenſible pour les ſiens en eut de la douleur. La Dauphine parut fort moderée, & l'on vit bien qu'elle ne ſimpatiſoit point avec ſon couſin.

Les demêlez du Duc de Bourgogne & des Princes d'Orleans ne finiſſoient point. Le crime du premier faiſoit horreur, & le juſte reſſentiment des autres donnoit de la compaſſion. Le Roy de France qui vouloit menager l'offenſeur & les offenſez negligeoit la vengeance de ſon frere, & amuſoit ſes neveux par un vain eſpoir.

Enfin le temps de mener la Dauphine à ſon mary arriva. Le Comte & la Comteſſe de Hainaut qui avoient les inclinations magnifiques lui donne-

nerent un équipage ſuperbe : & la Princeſſe ſur le point de paroître à la Cour du monde la plus ſomptueuſe & la plus polie ne negligea rien de ce qui pouvoit aider à ſa beauté. On avoit mis à ſon ſervice pluſieurs filles de qualité choiſies entre les mieux faites. Vendegre étoit ſa favorite, & elle n'ignoroit rien des penſées de la Princeſſe. He bien ! Madame, lui diſoit-elle, quelques jours avant leur depart, vous verrez donc le Dauphin de Viennois dans peu de temps, & le pauvre Duc de Brabant n'a plus qu'à ſe deſeſperer. Il n'eſt pas d'un temperament ſi furieux, Vendegre, répondit la Dauphine : & par la connoiſſance que j'ay de la trempe de ſon eſprit, je ſuis perſuadée que des objets nouveaux diſſiperont ſes premieres idées, & qu'il

qu'il demeurera fort tranquille. Un peu d'abſence le guerira d'un mal d'habitude, & je t'aſſeure qu'il ne penſe déja plus à moy. Je ne ſuis point de vôtre opinion, Madame, répondit Vendegre, j'ay une telle paſſion pour vos interêts, que tous ceux qui vous aiment me vont au cœur. Je voudrois pour te recompenſer de ces bons mouvements, interrompit agreablement la Dauphine, que tu fuſſes maîtreſſe ſouveraine de celuy du Duc de Brabant, & je te verrois avec plaiſir partager ſon rang & ſa fortune. Vendegre rougit aſſez alors pour perſuader à la Dauphine que le ſouhait luy plaiſoit; mais feignant que c'étoit de honte, vous vous moquez donc de moy, Madame, repartit-elle, & l'excez de mon zele m'attire de la confuſion.

Je

Je ſçay bien mieux régler mes penſées, & les Vendegres n'ont pas des chaines aſſez illuſtres pour des Ducs de Brabant. He bien! folle, continua la Dauphine, fâchez vous, ſi vous voulez. Il n'en eſt pas moins vray que je voudrois vous voir en même temps devenir ma parente, & une grande Princeſſe; & moi, Madame, ajoûta Vendegre, je ſouhaite que vôtre Dauphin vous rende la plus heureuſe perſonne de l'Univers, comme vous étes la plus accomplie.

Enfin le Comte & la Comteſſe de Hainaut conduiſirent leur fille à Compiegne, où Monſieur le Dauphin les attendoit. L'entreveue de ces deux jeunes perſonnes ne fut pas fort pleine de feu; mais il ne parut rien qui tendît à l'indifference. Le Prince étoit fort aimable,

ble, & la Princeſſe avoit des charmes infinis. La Reyne de France les receut à Senlis où elle étoit accompagnée du Duc de Touraine ſon fils, du Duc de Bretagne, & de pluſieurs autres Princes. La joye des deux partis fut ſolemniſée par mille galanteries, qui divertirent extrémement la Dauphine. La Reine & la Comteſſe de Hainaut ſe rendirent des honneurs reciproques. Aprés avoir donné pluſieurs jours aux plaiſirs, la Reine reprit le chemin de Paris, & le Dauphin avec ſon Epouſe & la Comteſſe de Hainaut celui de Compiegne. Le Comte de Hainaut fut à Paris pour régler de grandes affaires; mais on lui mit des ſoupçons dans l'eſprit qui l'obligerent à en partir ſecretement. Etant en quelque façon

maître de la perſonne du Dauphin, il marchoit vers Compiegne dans l'eſperance de parvenir à toutes ſes fins ; mais trop de malheurs menaçoient les maiſons de France & de Hainaut: & en arrivant, il trouva le Dauphin à l'extremité d'un abſcez dans la gorge qui en le ſuffoquant tout d'un coup termina ſa vie, & mille deſſeins importans qui étoient fondez deſſus. Le deuil fut grand & douloureux. La Dauphine au lieu d'aller à Paris retourna à Mons avec ſa mere, & cette mort precipitée étonna toute l'Europe. On crut que le poiſon y avoit eu plus de part que l'abſcez ; mais c'étoit de ſimples opinions, & on ne pouvoit rien decider de poſitif ſur des conjectures ſans preuves.

La fortune qui avoit choiſi Jacqueline de Baviere pour la ren-

rendre un exemple memorable de ſes caprices, ajoûta à ce premier malheur une atteinte encore plus cruelle. Le Comte de Hainaut ſenſiblement affligé de la perte du Dauphin fut paſſer quelque temps au Chateau de Bouchain pour diſſiper ſon chagrin dans la ſolitude. Il y mourut en peu de jours, & la Comteſſe demeura veuve auſſi bien que ſa fille. Cette jeune Princeſſe uniquement & legitimement Heritiere des biens de ſa maiſon, voulut prendre poſſeſſion de ce que ſes juſtes droits lui donnoient; mais elle trouva un rigoureux Perſecuteur en la perſonne de Jean de Baviere Evêque de Liege, frere de ſon pere, ſous pretexte d'un partage deraiſonnable de la ſucceſſion du Duc Aubert leur pere. Il quitta la croſſe pour declarer la

INST. D'ORD

guerre à ſa niece, & épouſa la Ducheſſe de Luxembourg, veuve d'Anthoine Duc de Brabant, frere du Duc de Bourgogne. Ces embaras n'étoient pas petits pour des femmes. Il leur falloit un chef, & la Comteſſe de Hainaut ſongea d'abord à remarier ſa fille. Elle avoit toûjours tendrement aimé le Duc de Brabant. Elle ſçavoit que les premieres inclinations de ce Prince avoient été pour la Dauphine. Il avoit un grand nom, une grande fortune. Il étoit de ſon ſang. Son conſeil pour lui plaire aplaudit à ce deſſein; & quand elle n'y vit plus de difficulté que du côte de ſa fille, elle travailla à l'y reſoudre par tout ce qu'on peut imaginer de plus flateur.

Vous voyez, lui diſoit-elle, en quel abîme d'inquietudes l'E-

l'Evêque de Liege nous plonge. Nous allons être malheureuſes : & peut-être accablées. Libre par la mort du Dauphin, vous pouvez choiſir un autre Epoux, & ſi vous voulez m'obliger, ce ſera le Duc de Brabant. L'envie de vous obeïr m'eſt fort naturelle, répondit la Princeſſe ; mais, Madame, quel ſecours eſperez-vous d'un homme de ſon âge ? Sa raiſon n'eſt pas plus avancée, & j'avoue que je tiendrois nos affaires en mauvais chemin ſous une conduite ſi peu experimentée. D'ailleurs, Madame, nous ſommes ſi proches parents qu'il faudroit une authorité de l'Egliſe. Eſt-il abſolument neceſſaire que je me marie ? Le Dauphin & mon pere ont à peine les yeux fermez. Nos larmes coulent encore, & vous penſez à des nô-

ces. Ma fille, repartit la Comteſſe, ce que vous dites eſt plein d'eſprit ; mais il n'eſt peut-être pas ſi prudent que vous penſez. Nos avis ſuffiront au Duc de Brabant. Moins il ſera éclairé, & plus il dependra de nous. Jugez par l'Evêque de Liege, s'il fait bon avoir à faire à des Princes fiers & entreprenants.... Mais, Madame, interrompit la Princeſſe, ſi vous me permettez de m'expliquer avec franchiſe, je vous diray que c'eſt une triſte condition d'être liée pour toute ſa vie avec un homme preſque imbecille, qui ne peut agir par lui-même, & qu'on ſçait cependant fort attaché à ſes paſſions. En verité la confuſion & le mal tomberoient ſur moy ; & je vous conjure de ne point contraindre ma ſoumiſſion. Vous étes offençante, Ma-

Madame, ajoûta la Comteſſe en pleurant. Quoy ! parce que le Duc de Brabant vous a beaucoup aimée, parce qu'il vous a plus montré ſa tendreſſe que ſa vivacité, vous le traitez s'il faut le dire, de bête; & il n'y a rien d'injurieux que vous ne penſiez de lui. Eſt-ce être ſi ſtupide que de connoître ce que vous valez ? Ayez un peu plus de reconnoiſſance pour ſes premiers feux : & ſongez moins aux bonnes qualitez que vous pretendez qui lui manquent. L'Egliſe ne doit point vous faire de peine. On peut la rendre traitable ſans de grands efforts : & nous avons un million d'exemples de ſemblables mariages. Alors elle embraſſa ſa fille qui hauſſa les épaules, jugeant bien qu'il falloit contenter une mere obſtinée, & s'abandonner à ſon entêtement.

La Comteſſe ne la vit pas plûtôt rendue, qu'elle prit ſes meſures du côté du Duc de Brabant. Comme il aimoit encore autant qu'il en étoit capable, il fut ravi de ce qu'on lui offroit un bien qu'il avoit tant ſouhaité. On prepara toutes choſes à Mons pour le recevoir : & la jeune Princeſſe s'y diſpoſa, voyant bien qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire autrement, à moins que de ſe brouiller pour jamais avec ſa mere. Vendegre qui avoit tant plaint le Duc de Brabant, quand on mena Jacqueline de Baviere au Dauphin, ne paroiſſoit pas aſſez gaïe au gré de la Princeſſe, lors que leur mariage fut arrêté. Quoy ! Vendegre, lui dit-elle, vous ne vous rejouïſſez point de ce que j'épouſe vôtre bon ami, & aprés avoir tant parlé en ſa faveur vous

vous êtes auſſi triſte aujourd'hui que vous l'étiez, lors que je fus trouver le Dauphin. Je prends cependant beaucoup de part à ſa bonne fortune, répondit Vendegre; mais vous, Madame, ſeriez-vous bien aiſe à preſent de me trouver dans ſon cœur? J'avoue, repartit la Princeſſe, que je ne voudrois pas qu'il en aimât une autre, puis qu'il doit être mon mari: & je ne lui crois pas le cœur aſſez grand, ajoûta-t-elle, en ſouriant, pour devoir être d'un grand prix; lors qu'il ſeroit partagé. Vous le meritez ſans doute tout entier, répondit Vendegre, & je ſuis perſuadée que vous le poſſederez uniquement. Voyez, Madame, combien j'avois raiſon de parler pour lui, puis que le ciel vous le deſtinoit. Je vous en feray remercier par

lui-même, continua la Princeſſe: & je dois lui témoigner combien vous étes dans ſes interêts.

Le Duc de Brabant fit paroître une joye immoderée en arrivant à Mons. Il étoit jeune & bien fait. La magnificence étoit répandue dans toute ſa maiſon: & on ne s'arrêta pas alors aux deffauts d'une humeur que le plaiſir embeliſſoit. Dés qu'il fut à Mons, la Comteſſe de Hainaut fit celebrer ce mariage qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité. Il s'y trouva quantité de Seigneurs, & d'illuſtre Nobleſſe. Jamais la Ducheſſe de Brabant n'avoit paru ſi charmante, quoy que ſon cœur eût repugné à cet engagement: & le Duc eut ſujet d'oublier les peines qu'il avoit ſouffertes en aimant ſans eſpoir.

Aprés la fête, on travailla à l'accommodement de l'oncle & de

de la niece. Ceux qui furent chargez de cette negociation n'agirent pas inutilement. La paix qui fut conclue ne promettoit que du repos ; mais les plus belles eſperances n'ont pas toûjours de bons ſuccez.

Pendant que le Duc de Brabant avoit été éloigné de ſa couſine, Beghe qui tenoit un rang conſiderable auprés de lui ſe rendit abſolument maître de ſon eſprit, & le gouverna de telle maniere, qu'il ne faiſoit pas une demarche ſans ſes avis. Comme il connoiſſoit le genie élevé de la Ducheſſe, la crainte de perdre un credit abſolu s'empara de ſon ame, & ſe menageant avec une fine diſſimulation, en rendant de profonds reſpects à cette Princeſſe, il ne laiſſa pas d'inſinuer au Duc qu'il étoit dangereux de la croire trop : que les femmes habi-

les & hardies ſe donnoient d'étranges licences, & qu'il ſeroit honteux, ou plûtôt infame à un Prince tel que lui de pouſſer la deſférence trop loin. Les foibleſſes du Duc de Brabant n'étoient pas exemptes d'orgueil. Beghe le ſçavoit bien, & ſon artifice ne manqua pas de reüſſir. Le Duc parut opiniâtrement oppoſé à la premiere choſe que la Ducheſſe lui propoſa; mais, Monſieur, lui dit-elle, étonnée & chagrine d'une fierte à laquelle ſon eſprit n'étoit point preparé, il faut que vous ſoyez aveugle de ne point voir la neceſſité d'une affaire qui peut nous en attirer de trés-fâcheuſes, ſi elle eſt négligée; & ſi vous avez les yeux mauvais, vous devez vous en raporter à de meilleurs. Moi, reprit-il ſéchement, je ne crois pas que les

miens

miens manquent de lumiere : & il me ſemble, Madame, que ce n'eſt point du tout à vous à me donner des loix. Ah ! Monſieur, s'écria-t-elle, plus ſurpriſe qu'auparavant, qui vous a apris ce langage ? Nos interêts doivent-ils preſentement être ſeparez, & ne devons-nous pas vouloir les mêmes choſes ? Une femme fait-elle des fautes, quand elle veut épargner des traverſes à ſon mary ? Oui, Madame, reprit-il encore plus aigrement : & les femmes ne doivent ſe mêler que de ce qui eſt de leur portée. Je vois ſi peu de choſes de la vôtre, repliqua-t-elle avec indignation, que ſi par malheur vous étes nôtre guide, il eſt indubitable que nous ne prendrons pas le bon chemin. A ces mots elle ſortit outrée de douleur, & fut apren-

dre à ſa mere ce qui ſe venoit de paſſer. La Comteſſe de Hainaut indulgente avec excez pour un gendre qu'elle avoit choiſi, adoucit la Ducheſſe autant qu'il lui fut poſſible, l'aſſeurant que le Duc reviendroit de lui-même. & en effet, à peine lui eut-elle parlé, qu'il fit tout ce que l'on voulut.

Cela n'ôta point à la Ducheſſe le chagrin de ſe voir aſſociée à un Prince ſi plein de deffauts. Elle s'en plaignit à Vendegre, croyant qu'elle entroit dans tous ſes ſentiments; mais la perfide en avoit d'une bien autre nature: & même depuis long-temps, elle ſe croyoit aſſez belle pour pouvoir donner de l'amour à un homme qui paroiſſoit déja degoûté d'une fortune que tous les autres hommes du monde auroient enviée: & menageant la confidence

dence de ſa Maîtreſſe à deſſein d'en profiter, elle fit auprés d'elle le perſonnage que Beghe faiſoit auprés du Duc. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais aſſez travailler à vous plaire, Madame, lui diſoit-elle, ravie de voir la diſcorde prête à ſe dechaîner à Mons. Vous n'étes point faite pour les refus injurieux. Quoy ! le Prince qui doit s'eſtimer ſi heureux de vous poſſeder montre déja qu'il veut être le maître. Bon Dieu! Madame, dans quel cœur m'avez vous ſouhaitée, & quel regne ſeroit le mien, puis que le vôtre dure ſi peu? Servez vous de vôtre eſprit & de vôtre courage dans un commencement ſi dangereux. C'eſt à preſent que vous devez bien établir vos droits, ſi vous n'avez envie d'être oprimée, & quand vôtre Epoux aura des deffe-

defferences pour vous, on l'en a trop payé en vous donnant à lui. La Ducheſſe ſoupiroit en écoutant Vendegre, qui meditoit pendant ce diſcours une horrible méchanceté. Elle avoit de l'amour pour le Duc de Brabant, & comme elle l'examinoit toûjours, il ne lui avoit pas été difficile de connoître que Beghe gouvernoit abſolument ce Prince inſenſé. Vous étes, diſoit-elle, un jour à ce Favori, qui lui comptoit quelques douceurs, hors de vôtre centre ordinaire. Le ſoin de plaire au Prince vous doit inceſſamment occuper, & vous vous amuſez à me dire que je ſuis belle. Ne derobez point de precieux moments à vôtre ambition, & ne donnez pas tant de matiere à la mienne. Je puis ſervir mon Maître, repartit Beghe, & rendre des hom-

hommages à une Maîtreſſe : & ſi vous vouliez être la mienne ! Moy, interrompit-elle, quand je vous promettrois beaucoup, je ne vous tiendrois peut-être rien. Ne connoiſſez-vous pas les femmes ? Quelques-unes, repartit Beghe ; mais j'avoue qu'il y en a d'incomprehenſibles : par exemple, nôtre Princeſſe na-t-elle pas un de ces eſprits ingenieux capable de faire tout ce qu'elle veut, & quelqu'un ſur la terre, ſans excepter même ſon mari, pourroit-il ſe venter de penetrer ſes intentions ? Oui ! je m'en venteray, repartit Vendegre, & je dirai poſitivement qu'elle hait, qu'elle mepriſe, ou plûtôt qu'elle deteſte le Duc de Brabant. Ne vous amuſez point à debiter des fleurettes ajoûta-t-elle en riant, faites vôtre profit de ce que je vous dis.

dis. Menagez mon indiscretion ; & ne m'ôtez pas la bonne opinion que j'ay de vous. Beghe aprés avoir remercié cette ſcelerate, courut auprés du Duc de Brabant, qui n'avoit ni eſprit ni delicateſſe, & dont l'amour avoit été plûtôt un caprice que l'effet d'un juſte diſcernement. Beghe lui fit croire tout ce qu'il voulut, & le Prince ſtupide ſuivant les inſpirations d'un homme pernicieux crut que la Ducheſſe le vouloit rendre mepriſable pour regner ſeule, qu'elle n'avoit déja que trop d'authorité & qu'il ſeroit neceſſaire de s'aſſeurer de quelqu'un qui pût bien examiner ſes demarches. Enſuite il propoſa Vendegre qui étoit entrée d'elle-même à cœur ouvert dans les interêts du Duc. Exagerant la beauté, le zele & l'eſprit

l'eſprit de cette fille, il laiſſa l'entiere diſpoſition de toute l'affaire à Beghe, & quelques moments aprés trouvant Vendegre à ſon paſſage, il la regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit fait juſques alors. Elle étoit belle, jeune, douce, pleine du deſir de lui plaire, & l'arrêtant avec aſſez d'émotion ; Où allez-vous, Mademoiſelle, lui dit-il ? Que fait vôtre Maîtreſſe ? Elle eſt chez la Comteſſe de Hainaut, reprit-elle, & je vais lui rendre compte de quelque choſe qu'elle m'a commandé. Differez un moment, répondit le Duc, & m'écoutez, je vous conjure. Comme je dois vous obeïr, repartit-elle, je ſuis prête à faire ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Ce n'eſt pas ſur ce ton que je le veux prendre avec vous, repliqua le Duc ;

& quand on eſt auſſi charmante que vous l'étes, on ne doit recevoir des loix que de ſa beauté. Vous étes bien flateur, & bien dangereux tout enſemble, Monſieur, ajoûta Vendegre, en baiſſant les yeux : & pour peu que j'euſſe de panchant à l'orgueil, vous m'en donneriez infiniment. Mais loin de me laiſſer eblouïr par de ſi agreables paroles en les écoutant ſans folie, je les recevray avec reſpect. Croyez-vous, pourſuivit le Duc de Brabant, que je ſois artificieux & diſſimulé? On me fait paſſer dans le monde pour un homme incapable de fineſſe : & la Princeſſe que vous ſervez vous peut donner des opinions de moy qui vous empêcheront de me craindre. Je ne fais guere de jugement ſur le raport des autres, reprit Vendegre : & celui de

de mes yeux & de ma raiſon eſt toûjours le plus ſeur pour moy. He bien ! continua-t-il, vôtre raiſon & vos yeux doivent vous aſſeurer que je vous aime paſſionnément, & que vous ne devez point douter de ma bonne foy. Ce ſeroit un prodige & une injuſtice en même temps, repartit Vendegre. Vous ne devez aimer que la Princeſſe : & ſi ſes charmes ne vous arrêtent pas, il n'y a point dans le monde de force qui le puiſſe faire. Je ſens bien mieux ce que je vous dis, repondit le Duc, que je ne connois peut-être ce que je dois faire. Je vous aime de toute mon ame. Reparez par un peu de bonté le mépris injurieux que la Ducheſſe de Brabant a pour moy.

Quoy que Vendegre ſe vît arrivée au point qu'elle deſiroit, elle

elle ne crut pas devoir prendre le Duc au mot pour s'aſſeurer de ſa conquête. Il étoit neceſſaire d'affecter un peu d'incredulité, & elle alloit pouſſer ſa deſtinée aparente bien loin, lors que la Princeſſe arriva. Comme elle n'avoit aucun ſoupçon contre Vendegre, & que la Comteſſe de Hainaut la venoit encore recemment d'aſſeurer que le Duc n'avoit point de mauvaiſes intentions, elle les aborda d'un viſage riant. Je ſuis bien aiſe, Monſieur, dit-elle à ſon Epoux, que vous vous entreteniez avec une fille qui m'eſt affectionnée. C'eſt une marque que vous ne me haïſſez pas. Elle vous parloit ſans doute de moy. Il eſt juſte què je vous parle d'elle à mon tour, & que je vous aſſeure qu'elle étoit dans vos interêts avec un zele ardent dés vôtre

vôtre premier voyage de Mons. Ces paroles firent rougir Vendegre qui trahiſſoit une perſonne dont la bonté lui étoit ſi favorable : & quelque hardis que fuſſent ſes yeux, ils ne purent ſoûtenir les regards de la Ducheſſe. Elle les baiſſa donc, & le Duc eut toûjours les ſiens attachez ſur cette infidelle. Puis que vous me donnez occaſion de paroître reconnoiſſant, Madame, dit-il à ſon Epouſe, je vous prie de conſiderer Mademoiſelle Vendegre plus que vous n'avez encore fait, & de payer par vos bons traitements une partie des obligations que je lui ai. Je vous obeïrai de bon cœur, repartit la Princeſſe, & mon inclination jointe au deſir de vous obliger ne rendra pas Vendegre malheureuſe.

Pendant un diſcours ſi flateur,

teur, cette artificieuſe perſonne avalloit à longs traits un agreable poiſon. Le Prince remena la Princeſſe dans ſon apartement où il demeura peu, & courant chercher Beghe ; Sçavez vous bien, lui, dit-il, que vous m'avez apris à connoître une merveille que mes yeux avoient negligée? Si je fais une faute en la trouvant trop aimable, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Beghe qui ſouhaitoit fortement que le cœur du Duc ſe remplît de quelque choſe qui l'éloignât de ſes premieres ardeurs, venta avec exageration tout ce que Vendegre avoit de beau ; & les avances obligeantes qu'elle venoit de faire c'étoit le vray moyen de ruïner le credit de la Ducheſſe de Brabant, & d'aſſeurer le ſien. Vous n'étes pas le ſeul, Monſieur, répon-

pondit-il, qui trouve Vendegre charmante. J'admire ſa beauté, & il y a quelque choſe de ſi engageant dans l'inclination naturelle qui l'alie à vos interêts, que je ne puis m'empêcher de vous porter envie, quoy que vous ſoyez mon Maître & mon Bienfaicteur. N'allez pas en devenir amoureux, repartit le Duc au plûtôt. Ne le ſoyez point, s'il eſt poſſible, ſongez ſeulement à être mon agent. Mais, Monſieur, ajoûta Beghe en ſouriant, comment pourrois-je faire ce que vous dites? Si vous aviez de l'amour pour Vendegre, vous me rendriez ſi malheureux en l'aimant, continua le Duc, que vous me deffendrez contre vous même. Je vous obeïray, Monſieur, repliqua le ſcelerat, & du côté de Vendegre vous ne devez rien craindre, puis que l'hon-

neur d'être aimée d'un Prince tel que vous ſurmontera toutes ſortes de difficultez.

Voila dans quelles diſpoſitions toutes ces perſonnes étoient. Le Duc devint ſi amoureux de Vendegre qu'elle en perdit la modeſtie, & s'il faut dire la raiſon. Beghe la menageoit ſi adroitement, qu'on ne penetroit point ce miſtere : & toute habille qu'étoit la Ducheſſe, il lui fut long temps inconnu. Le Duc lui faiſoit des preſents magnifiques ; mais par les conſeils de Beghe c'étoit la Princeſſe qui les lui donnoit, afin de l'amuſer en gratifiant une de ſes creatures. On peut dire qu'étant aveugle alors, elle couroit à ſa ruïne. Vendegre faiſoit la fiere, quand ſa Maîtreſſe la combloit des bienfaits du Duc. Tout cela ne me touche point, Madame, lui

lui diſoit-elle, s'il ne vous rend juſtice juſques à paroître vôtre eſclave. Je n'en demande pas tant que vous, Vendegre, pourſuivit la Princeſſe : & je me contenteray, pourveu que nous ſoyons égaux en tendreſſe, en pouvoir & en defference. Au reſte, s'il vous fait du bien à cauſe de moi, c'eſt une marque qu'il conſidere ce que j'aime, & qu'il veut m'obliger.

La Ducheſſe de Brabant s'abuſoit de cette maniere, & Beghe qui voyoit augmenter ſon pouvoir par le moyen de Vendegre, le voulut étendre ſi loin, que tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſiderables à Mons en murmurerent, & crurent qu'il étoit neceſſaire d'abaiſſer un homme orgueilleux que la nonchalance du Duc de Brabant avoit déja laiſſé

monter trop haut. Entre ceux-là Evrard fils naturel du Comté de Hainaut parut un des plus irritez. Il avoit des intelligences ſecretes qui ne lui permettoient point de douter que Beghe n'eût deſſein d'aſſujetir les deux Princeſſes ſous une dependence fâcheuſe : & ne pouvant ſouffrir un attentat ſi injurieux à la memoire du Comte de Hainaut, il reſolut de mettre un obſtacle puiſſant à la vanité de Beghe, qui enivré de ſes grandeurs le laiſſa imprudemment agir.

Le Comte de Hainaut avoit parfaitement bien fait élever Evrard, & il lui laiſſa de grands biens en mourant : ainſi il étoit en état de ſe faire craindre, ayant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de courage. Comme il avoit une averſion pour les injuſtices, ce qui marquoit la bonté de

de ſon cœur, il ne put ſuporter long-temps l'inſolence de Beghe, & la foibleſſe du Duc de Brabant. En parler à ce Prince c'eût été l'attaquer par ſes endroits ſenſibles. S'adreſſer à la Comteſſe de Hainaut c'étoit battre l'air en vain, & le plus ſeur lui paroiſſoit d'aller droit à la Ducheſſe de Brabant de laquelle il étoit aimé, & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Madame, lui dit-il, je ſuis au deſeſpoir d'être obligé de vous donner de l'inquietude; mais ſi je ne me determine pas à vous faire un petit mal, vous en ſouffrirez peut-être de plus grands. La facilité du Duc de Brabant a conduit Beghe à un point d'inſolence qu'il ſemble que tout lui doive être ſoumis. On m'avertit inceſſamment qu'il s'ingere de decider dans les affaires

les plus importantes. Vous ſerez bientôt ſon eſclave : il veut ruïner vôtre Peuple pour s'enrichir. Madame la Comteſſe de Hainaut ne s'opoſe point à des negligences qui peuvent être ſuivies d'un terrible deſordre : & à moins que vous n'agiſſiez, un miſerable va nous donner des loix. Mon frere, répondit la Princeſſe, vous m'obligez ſenſiblement de me parler comme vous faites : & j'ay aſſez de confiance en vôtre amitié pour lui abandonner mes interêts. Si le Duc de Brabant étoit raiſonnable, il les prefereroit à ſes plaiſirs ; mais pour mon malheur le ciel m'a liée à un homme qui ne connoît ni ce qui lui eſt propre, ni ce qu'il me doit. Je hay Beghe, il faut vous l'avouer : ſa conduite, ſa perſonne, ſa fierté & ſes reſpects même, tout m'en

m'en deplaît. Je ſçay qu'il inſpire ſon maître : & cette foible tête ſuſceptible de mille baſſeſſes, le croit comme un oracle. On ne doute que de ce que je dis : & il ſemble qu'un charme malheureux me prive du pouvoir que je devrois conſerver ſur l'eſprit de mon Epoux. Nous languirons dans cette miſere : & lors que je ſuis infiniment à plaindre, il y a peut-être des gens qui ont la cruauté de me blamer. Ma mere eſt ſi prevenue des perfections imaginaires de ſon neveu, qu'elle le croit incapable de manquer. Que feray-je donc ; & à qui m'adreſſeray-je pour me conſoler, ou pour me ſecourir ? A moy, Madame, reprit Evrard, pour faire l'un & l'autre. Il y a long-temps que je me blâme de ne vous avoir pas plûtôt ſervie. Il faut

ſe defaire de Beghe. He! de quelle maniere, interrompit la Princeſſe ? c'eſt mon affaire, Madame, pourſuivit Evrard. Ah! mon frere, s'écria la Ducheſſe, je vous conjure de ne rien faire par la violence. Quoy que je n'aime pas Beghe; j'aime encore moins les crimes : & s'il nous eſt legitimement permis d'être ſes juges, il nous eſt deffendu d'être ſes bourreaux. Et lui eſt-il permis d'être un perfide & un ambitieux, reprit l'irrité Evrard ? Non, Madame, non, vous étes trop indulgente. On n'abuſe point impunément d'une bonté comme la vôtre. Alors craignant que la douceur de la Princeſſe ne s'oposât trop fortement à ſes deſſeins, il ſortit pour les executer.

Le Duc de Brabant étoit allé à la chaſſe, & pendant cette abſence favorable, Evrard fut trou-

trouver Beghe qui nonchalamment étendu ſur ſon lit meditoit peut-être de nouvelles perfidies. Evrard le regarda dans cette poſture pareſſeuſe avec beaucoup de mepris. Le Bailly de Hainaut étoit auprés de lui, comme un homme qui rampe. Vous faites un beau perſonnage, lui dit Evrard. Beghe eſt indigne de tant de ſoumiſſions : & vous meriteriez en flatant ſon orgueil un ſort pareil au ſien. Alors ce jeune emporté qui étoit ſuivi de cinq ou ſix determinez, fit percer Beghe de pluſieurs coups qui lui oterent en même temps la parole & la vie. Le Baillif étonné de cette prompte expedition, perdit preſque le jugement, craignant qu'on ne lui en fît autant: & bien loin de s'opoſer à la fuite de ceux qui venoient de donner la mort à Beghe, il la leur fa-

cilita par la ſienne.

Le Duc de Brabant aprenant à ſon retour ce qui ſe venoit de paſſer, fulmina contre Evrard, & menaça tout le monde. La Comteſſe de Hainaut toûjours diſpoſée à favoriſer ſon gendre condamna hautement cette action violente, & la Ducheſſe de Brabant en étoit ſi éperdue, qu'elle paroiſſoit immobile. Eſt-ce vous, Madame, lui dit ſon mari, qui m'avez fait priver d'un ſerviteur fidelle? Et me trouviez-vous trop heureux de pouvoir compter ſur ſon affection? Son meurtrier ne trouvera point d'azile contre mon juſte reſſentiment. Quoy! ſacrifier ceux que j'aime juſques dans ma maiſon! He! que me fera-t-on à moy même? Tout eſt ici plein d'ennemis; & ſi je reſpire encore c'eſt par une pro-

protection du ciel toute particuliere. Je vous laiſſe parler, Monſieur, répondit enfin la Princeſſe, parce que vôtre colere eſt un torrent au quel il ſeroit inutile de s'opoſer. Beghe eſt mort: j'en ay du deplaiſir, parce que je deteſte la cruauté; mais plût au ciel qu'il n'eût jamais vêcu: & que ſon eſprit peſtiferé ſe fût moins fait connoître en Hainaut. Ce n'eſt point de ma main, ni par mon ordre qu'il a fini ſa vie: & le ſang m'a toûjours fait horreur. Mais, Monſieur, dans ce malheur, qui vous eſt ſi ſenſible, Vendegre vous conſolera. La Princeſſe prononça ces dernieres paroles ſans precaution, parce qu'on l'avoit avertie de l'intrigue ſecrete du Duc & de Vendegre. Ce Prince parut alors furieux. Oui, reprit-il

avec precipitation : & j'empêcheray bien vos complices de la traiter comme l'infortuné Beghe a été traité. Vous ferez bien, continua negligemment la Ducheſſe : & c'eſt la moindre choſe que vous puiſſiez faire pour une fille qui vous a ſacrifié ſon honneur, ſa Maîtreſſe & ſa beauté, qui commence à decliner beaucoup. Elle tourna le dos à ces mots, & le Duc fut chercher Vendegre, qui changeoit veritablement de taille & de viſage ſans changer d'inclination, pleurant avec emportement Beghe qui avoit été ſon meilleur apuy.

La Comteſſe de Hainaut n'aimoit point Evrard : elle ſe dechaina contre lui, & il ne tint pas à ſes perquiſitions qu'on ne le vît donner en ſpectacle au peuple de Mons. Mais il étoit en ſeureté, & ce n'étoit pas un petit fardeau

hors

hors de deſſus les épaules de la Ducheſſe de Brabant.

La mort de Beghe fit beaucoup de bruit ; mais la groſſeſſe de Vendegre éclata moins. Dés qu'elle ſe vit en cet état, elle ne ſortit plus de ſa chambre ſous pretexte d'indiſpoſition. La Ducheſſe qui commençoit à la connoître & à la mepriſer, ne la voyoit pas, & le Duc redoubloit pour cette fille ſes ſoins & les plus fortes marques de ſon amour.

Celle qui prit la place de Vendegre auprés de la Ducheſſe de Brabant avoit & plus d'eſprit & plus de vertu. Dés les premieres demarches de Beghe ſans paroître empreſſée, ni ſe rendre ſuſpecte, elle avoit bien jugé que leur intelligence tendoit à de mauvaiſes fins. Elle demêla tout & ce fut elle qui ouvrit les yeux de ſa Maîtreſſe;

mais avec une diſcretion tés-louable. La Princeſſe qui commençoit de s'accoûtumer au chagrin, ne témoigna pas une grande ſenſibilité pour ce dernier : & le Duc de Brabant n'étoit pas aſſez aimable pour lui cauſer de ces jalouſies qui ôtent le repos, & qui troublent ſouvent la raiſon ; mais quand elle conſideroit que Vendegre qu'elle avoit tant aimée la trahiſſoit ſi lâchement, toute ſa moderation s'épuiſoit ; & lors que Climberge cette autre fille qui la ſervoit lui eut fait regarder l'epaiſſeur du corps de Vendegre, elle ne put plus l'enviſager que comme un monſtre d'ingratitude & d'infamie.

Pendant que le Duc de Brabant pleuroit Beghe, & qu'il ſe donnoit tout entier à Vendegre, la Ducheſſe montroit à ſa mere des choſes qu'il étoit im-

impoſſible de ne voir pas. A peine le Duc viſitoit-il ſa femme une fois le jour, & à peine trouvoit-on Vendegre une heure ſans lui. Enfin il ne garda plus de meſures, & la honte de Vendegre devint publique. He bien ! Madame, diſoit la Princeſſe à la Comteſſe de Hainaut, vous m'avez voulu marier au Duc de Brabant ! Que dites-vous de ſa conduite, & quelle doit être la mienne ? Il ne faut pas vous imaginer, répondit-elle, que les hommes & ſur tout les Princes ſe picquent d'une ſi grande fidelité pour leurs Epouſes. Si vôtre pere avoit été du nombre de ces ſcrupuleux, Beghe vivroit encore, & nous ne ſerions pas dans le trouble. Pardonnez à la jeuneſſe ces petits feux, qui paſſeront. Quoy ! Madame, s'écria là Ducheſſe, vous excuſez

cuſez le Duc de Brabant. Eſt-ce dans les foibleſſes de mon pere qu'on doit l'imiter ? Mais enfin, je veux qu'un jeune homme puiſſe être libertin par le privilege de ſon âge, & qu'il ſe divertiſſe aux dépens de ſa propre gloire, en eſt-il de même d'une fille que vous m'aviez donnée, qui a été nourrie auprés de moy, que je preferois à toutes les autres, pour laquelle je n'avois rien de caché, & qui ſcandaliſe toute la terre ? Aprouvez-vous encore ſes demarches, & ne trouverez-vous point à propos que je lui ſerve de Lucine, pour faire ma cour au Duc de Brabant? Vous me pouſſez à bout, reprit la Comteſſe, & à vous entendre, il ſembleroit qu'on dût lire dans l'avenir. He ! Madame, pourſuivit la belle Ducheſſe en pleurant, vous n'y liſiez

ſiez que trop ; & les mauvaiſes inclinations du Duc de Brabant vous étoient aſſez connues, pour ne m'en rendre pas la victime. C'eſt donc par moy ſeule que vous vous eſtimez miſerable, repliqua cette injuſte mere. He bien ! je m'éloigneray de vous ; & puis que vous voyez ſi clair, il ne vous ſera pas difficile d'éviter les malheurs qui pourroient vous menacer. Elle ſortit enſuite de la chambre, & le lendemain elle partit pour le Queſnoy, laiſſant la Ducheſſe dans une affliction immoderée. Tu vois, diſoit elle à Climberge, que tout m'abandonne, & je penſe que tu me quitteras bien tôt auſſi bien que mon mari, ma mere, mes domeſtiques & ma raiſon même qui s'égare ſouvent. Qu'ay-je fait, juſte ciel, pour m'attirer tant d'infortu-

nes ?

nes ? Mes intentions ſont innocentes : je n'ay point commis de crimes ; cependant je ſouffre mille maux, & l'on me verra peut-être, aprés tant de grandeurs qui ſembloient m'être aſſurées le jouet de la fortune, & le mepris des Nations. Ah! Climberge, que je ſuis accablée ; & que mes forces ſont mediocres pour ſoutenir de ſi terribles épreuves. J'avouë, Madame, répondit cette fille, que perſonne au monde ne les a jamais ſi peu meritées que vous : & c'eſt ce grand ſujet de conſolation qui doit vous les rendre ſuportables. Si vôtre courage ſuccombe, jugez ce que fera le mien. Pour mon affection reſpectueuſe & ſincere, vous ne pourriez en douter, ſans me faire beaucoup d'injuſtice. Faites en l'experience, ma Princeſſe. Vende-

gre me donne de l'horreur. Je la deteſte ; & ſon affreuſe ingratitude ne ſçauroit être aſſez punie. Je ne m'étonne pas de voir une cocquette tourner le dos à la vertu : & un Prince foible oublier ſes plus juſtes devoirs. Mais, Madame la Comteſſe de Hainaut aux ſentiments de laquelle vous n'avez que trop defferé s'éloigner durement de vous, c'eſt ce qui me paroît prodigieux ; & ce que je ne puis enviſager ſans murmure. Acheve, continua la Ducheſſe en pleurant, acheve cruelle fortune, de me montrer toute ta rigueur. Quelques chemins que tu me preſentes, je ſuivray toûjours le plus innocent, & ſi je ſuis deſtinée à mourir malheureuſe, je tâcheray du moins à ne pas vivre criminelle. Climberge accompagnoit de ſes larmes celles de la Princeſſe : &

elles

elles auroient continué cette triſte occupation, ſi le Duc de Brabant ne fût pas entré. He bien ! Madame, dit-il à la Ducheſſe d'un ton fier & plein de mepris, vôtre mauvaiſe humeur a donc chaſſé Madame la Comteſſe de Hainaut, & pour tout fruit de ſes tendres ſoins, elle ne recueillera que des épines douloureuſes. Pour qui gardez-vous vos douceurs, ſi les perſonnes qui vous doivent être les plus cheres n'y ont point de part ? Si j'étois de temperament à m'emporter, répondit la Princeſſe avec beaucoup de moderation, vous m'en donnez d'aſſez legitimes ſujets. C'eſt vous, Monſieur, qui étes cauſe de ce qui ſe paſſe, & l'unique ſource de tous mes maux. Ma mere a voulu obſtinément que je vous épouſaſſe, quoy qu'elle connût bien vôtre eſprit.

eſprit. De quelle maniere répondez-vous à mon obeïſſance? Vous m'avez cent fois inſultée, & non content de me mepriſer, vous rempliſſez ma maiſon de honte, débauchant à mes yeux celle de mes femmes que je conſiderois le plus. Je vous conſeille, Madame, interrompit le Duc en riant, de mettre encore ſur le rôle de mes crimes le meurtre de Beghe, quoy que ce ſoit l'ouvrage du deſir effrené que vous avez toûjours eu de regner ſeule. A l'égard de Vendegre, vous devriez me ſçavoir bon gré de la conſideration que j'ay pour elle, puis que vous m'avez tant venté ſon merite, & que mon cœur a ſuivi vos bons témoignages. Ah! cruel que vous étes, pourſuivit la Ducheſſe, quelle multitude de maux me preparez-vous? Il eſt inu-

inutile de vous alleguer la raiſon, le devoir & l'honneur : ce ſont des choſes que vous ne voulez ni connoître, ni pratiquer. Vivez dans vôtre lâche abandonnement : triomphez de ma retenue, & mettez moy en état de ceder entierement à Vendegre une place que j'occupe à regret, & à laquelle je renonceray volontiers.

Le dépit empêcha la Princeſſe d'en dire davantage. Elle paſſa dans le jardin pour pleurer à ſon aiſe : & s'éloignant du monde, elle vit Vendegre aſſiſe ſous des arbres. Sa groſſeſſe paroiſſoit publiquement, elle en ſoutenoit la confuſion avec un front d'airain : & elle n'alloit point chez la Ducheſſe, parce qu'on lui avoit ſignifié de ſa part de n'y paroître plus : la veue de cette fille hardie, ou plûtôt inſolente au ſupreme

preme degré donna de l'émotion à la Ducheſſe de Brabant, & augmenta ſa colere. D'abord elle crut la devoir éviter, mais ſon reſſentiment l'emportant ſur pluſieurs conſiderations, elle s'avança aſſez promptement. Je trouble peut-être vos penſées, dit-elle à Vendegre, qui ſe leva à peine pour la ſaluer; mais puis que vous avez achevé de ruïner mon repos, vous ſeriez injuſte, de vous plaindre d'un mal mediocre, lors que vous m'en cauſez de ſi grands. Si vous avez des deplaiſirs, Madame, repondit Vendegre ſans reſpect, & ſans retenue, vous vous les attirez peut-être. Je l'avouë, repartit la Ducheſſe, & ſi je n'avois pas eu pour vous une bonté aveugle, & une folle indulgence, je me ſerois épargné bien des peines. Quel état eſt le vôtre, & comment

ment oſez-vous me regarder? Vous ai-je apris à vous proſtituer? Dans quelle école avez-vous eu de pareilles leçons? Encore ſi vous ne faiſiez que des maux qui vous fuſſent particuliers, on plaindroit vôtre foibleſſe ſans vous deteſter; mais en vous abandonnant aux honteuſes paſſions du Duc de Brabant, vous lui avez inſpiré une malignité dont juſques alors il avoit paru incapable. Qu'attendez-vous de la ſuite d'un commerce ſi criminel? Vous perirez indubitablement, & vôtre Amant tombera dans le gouffre que vous creuſez. Vendegre ſe voyant contrainte de parler, ne ſçavoit que dire, & le Duc qui parut la tira d'un étrange embaras. Vous pouvez, Madame, reprit elle, dire tout ce qu'il vous plaira à Monſieur le Duc, je m'imagi-

ne

ne qu'il vous cherche : & il n'eſt pas à propos de laiſſer plus long-temps devant vous un objet qui vous deplaît. Elle tourna le dos enſuite, & la Princeſſe marcha d'un autre côté pour éviter ſon Epoux.

Quand elle fut dans ſon apartement, elle pleura ſans contrainte auprés de Climberge. Il faut que je fuie, lui dit-elle, & quand toute la terre me devroit blâmer, je ne demeureray point en des lieux où je ſuis nourrie de fiel & de douleurs. Mais, où irez-vous, Madame, reprit Climberge, & quel parti peut prendre une femme de vôtre rang? Je ne ſçay, repliqua la Ducheſſe, & lors que je ſeray hors de Mons, le ciel m'inſpirera ce que je dois faire. Quelque dure que ſoit ma mere, je lui dois un reſpect dont rien ne me peut diſpen-

OXFORD-TAYL

ſer. Quoy qu'elle m'abandonne, il faut que je la cherche. Fai venir Descaillon, c'eſt un fidelle ſerviteur de mon pere, & le ſeul entre tous les miens ſur la probité duquel je puiſſe m'aſſeurer. Climberge fut chercher Descaillon qui aprés avoir receu les ordres de la Ducheſſe de Brabant, fut ſi ſoigneux de les executer, que le lendemain avant le jour elle ſortit de Mons, & ſe rendit au Queſnoy, où étoit ſa mere, qui ne l'attendoit pas, & qui ne fut pas peu ſurpriſe de la voir. Madame, lui dit la Princeſſe aprés l'avoir ſaluée avec beaucoup de ſoumiſſion, ne condamnez pas mon voyage, & faites juſtice à ma patience. Le Duc de Brabant me traite avec une indignité barbare. Soyez plus équitable que lui, & n'agravez pas mes malheurs

heurs par une cruelle indifference. Si vous laiſſez le Duc de Brabant maître abſolu des biens de nôtre maiſon, il en enrichira Vendegre, & le nombre d'hommes abjets qui lui compoſent une Cour inſolente. Ma fille, interrompit la Comteſſe de Hainaut, vôtre douleur me touche, je ne ſuis pas ſi denaturée que vous penſez : & je vous aime cherement. Les fautes de vôtre mari doivent avoir epuiſé toute mon indulgence; mais pour l'honneur de nôtre maiſon tâchons de le ramener à ſon devoir par la douceur; employons le credit du Duc de Bourgogne, & faiſons en ſorte qu'on ne puiſſe pas dire que vous le quittiez legerement. Je ſçay que vous en avez de bonnes raiſons; mais il en faut encore de meilleures pour vous rendre excuſable

public. He bien! Madame, répondit la belle Ducheſſe, faites tout ce qu'il vous plaira, je me ſoumets abſolument à vos volontez, & j'attendray auprés de vous comme dans un azile honnête & inviolable l'effet de ce que vous voulez tenter.

Aprés cela la Comteſſe de Hainaut écrivit au Duc de Bourgogne pour l'informer de l'état des choſes, lui peignant avec beaucoup d'eſprit & de verité la conduite du Duc de Brabant. Descaillon qui fut le courrier n'oublia rien de ce qu'il falloit dire, & ce Prince ne fit point difficulté d'entrer dans les demêlez de deux perſonnes qui lui étoient ſi proches.

Le Duc de Brabant tout à Vendegre ne s'étoit guere ſoucié du départ de la Ducheſſe : & quand on lui parla d'accommode-

modement, il répondit qu'elle pouvoit revenir, mais ſans vouloir conſentir à mettre ſa Maîtreſſe dans un Convent, & à exiler ſes favoris. Sur cette difficulté la Comteſſe de Hainaut retomba dans ſes premieres erreurs, voulant que ſa fille retournât à Mons ſur la bonne foy du Duc de Brabant, diſant qu'il falloit lui épargner la honte de faire des choſes forcées. Ce fut alors que la Ducheſſe perdit une partie de ſa moderation ordinaire, & qu'aprés avoir reflechi ſur le pitoyable état de ſa vie, elle forma le deſſein de ſe retirer en Angleterre. Pour mieux l'executer, elle accompagna ſa mere à Valencienne, en feignant d'aller paſſer quelques jours à Bouchain. Le diſcret Descaillon la conduiſit à Calais, où elle s'embarqua, & ſe rendit à Lon-

dre ſans aucun obſtacle.

Quoy que la guerre fût allumée en pluſieurs endroits de l'Europe, & que la mort du Duc de Clarence eût mis la Cour d'Angleterre en deuil, elle ne laiſſoit pas d'être galante. Homfray, Duc de Gloceſt, frere du Roy Henry, étoit Regent. Il avoit de trés-belles qualitez; ſon inclination l'entrainoit du côté de l'amour. Il ne voyoit guere de beaux objets ſans y attacher ſon cœur. La Ducheſſe de Brabant ne le trouva pas vuide; mais ſes charmes en diſſiperent tous les autres attachements. Elle parut avec une majeſté admirable. Elle parla avec une force perſuadante. Sa cauſe étoit bonne, & le Prince touché juſques au fonds de l'ame l'aſſeura qu'elle ſeroit protegée par toutes les Puiſſances de l'Angleterre.

terre, & honorée comme la Reyne. A ces proteſtations publiques il en ajoûta de particulieres : & la Ducheſſe de Brabant benit le ciel d'un ſi favorable voyage. Elle s'aperceut bien-tôt que ſa fortune ſembloit être devenue celle du Duc de Gloceſter par mille ſoins genereux que ce Prince lui rendoit. Il lui aſſigna de groſſes penſions : il la fit loger dans une maiſon Royale, où elle fut ſervie avec une magnificence toute extraordinaire : & jamais on n'avoit fait paroître tant de defference & de reſpect pour aucune étrangere. Tout cherchoit à lui plaire & à la divertir : & elle connut bien-tôt la difference qu'il y avoit entre un Protecteur genereux & un indigne Mary.

Le cœur de la Ducheſſe ſentit cette opoſition, & Climberge

berge la remarqua avec joye, & en felicita la Ducheſſe comme d'un heureux effet de ſa beaute; mais, Climberge, lui dit-elle, je ne ſçay pourquoy vous trouvez tant de ſujets de ſatisfaction en des choſes qui m'attireront peut-être de nouvelles diſgraces. Ay-je ici quelque merite que je n'euſſe pas à Mons, & croyez-vous que ma derniere demarche ſoit ſi propre à me rendre eſtimable? D'ailleurs pour être ſeparée du Duc de Brabant par quelques contrées & un petit trajet de mer, ma foy eſt-elle degagée, & tout déraiſonnable qu'il eſt, ne ſuis-je pas liée avec lui pour jamais? Non, Madame, réprit Climberge, & il en uſe d'une maniere qui vous diſpenſe de bien de choſes. L'Egliſe qui vous a unis n'eſt pas une marâtre impitoyable. Elle peut rom-

rompre un nœud mal aſſorti, & vous avez mille bonnes raiſons qui lui parleront en vôtre faveur. Taiſez-vous, Climberge, repliqua la Ducheſſe. Ne me donnez point de ſemblables idées. Je ſuis venue au monde ſous des auſpices malheureux. Ma deſtinée a quelque choſe de fatal, & quand il ſeroit vray que le Duc de Gloceſter m'aimât, quand je ſerois affranchie de mes engagements, je me garderois d'une ſeconde captivité. De deux maris que j'ay déja eus dans un âge peu avancé, l'un meurt dés qu'il m'aproche, & l'autre m'outrage; lors que je lui ſuis aſſujettie. Penſez-vous qu'un troiſiéme rendît ma condition meilleure? & n'aurois-je pas lieu de craindre inceſſamment des disgraces pareilles à celles que j'ay déja eſſuyées? Ne vous

repaiſſez donc point de chimeres, Climberge, vous ne connoiſſez les afflictions que par raport à moy, & ſi elles vous touchoient de plus prés, vous demeureriez d'accord, que quand elles ont une fois pris leur cours, rien n'eſt capable de l'interrompre. Ainſi, Madame, reprit Climberge, vôtre defiance allarmée compare l'avenir au paſſé, & groſſit par la crainte des torrents que le ciel peut tarir en un moment. La conduite du Duc de Brabant vous diſpenſe de toutes ſortes d'égards pour lui. Non, Climberge, interrompit la Ducheſſe, & quand je n'en devrois point à ce Prince, il faudroit toûjours me ſouvenir de ce que je me dois à moy-même. On ne recevroit pas dans le monde la repugnance que j'avois à l'épouſer comme

une

excuſe legitime des fautes que je pourrois faire. Je l'ay épouſé, Climberge, & il m'auroit été plus pardonnable de desobeïr à ma mere, que de renoncer à mon mary, quelques maux qu'il me puiſſe faire. Auſſi n'en ay-je pas l'intention, & ſi je le fuis, c'eſt pour ne point voir des choſes que l'honnêteté ne peut ſuporter. A la rigueur je devois tout ſouffrir, ſes inconſtances, ſes mepris & ſes duretez mêmes. Aſſez de femmes vertueuſes m'en ont donné l'exemple ; mais je me ſuis ſentie trop foible pour pouvoir les imiter. Ajoûtez, Madame, interrompit Climberge, que vous ſerez aſſez ſimple pour vous ſacrifier ; & que victime volontaire d'un point d'honneur dont les plus ſages ſécouent aujourd'hui le joug, la folie du Duc de Brabant

vous perſecutera à Londre, comme à Mons, & Vendegre ſera la furie obſtinée qui vous tourmentera en tout temps & en tous lieux.

Le Duc de Gloceſter qui ne vivoit plus que pour la Ducheſſe de Brabant les interrompit. Madame, lui dit-il, je me rends peut-être importun; mais ſi je vous cherche ſouvent, vous ne pouvez accuſer de cette faute qu'une paſſion violente: je meurs d'amour pour vous, je ne penſe plus qu'à vous le perſuader, & ſi vous ne vouliez pas m'écouter, je ſerois le plus malheureux de tous les hommes. Monſieur, répondit la Princeſſe, quand vous ne prendriez point ſur vos grandes occupations de petits ſoins que vôtre civilité croit neceſſaires pour adoucir l'amertume de ma condition,

je

je ne vous ſerois pas moins obligée. La Politique, repliqua le Duc, n'a point de part à ce que je fais : ce ſont les mouvements d'un cœur bien tendre qui veulent s'expliquer. J'aurois bien du chagrin, interrompit-elle, ſi vous étiez auſſi ſenſible que vous le dites. Vous ſçavez l'état de ma vie, je ſuis trop miſerable pour pouvoir vous rendre heureux : & quoy que les obligations que je vous ay ſoient infinies, je n'ay que de l'eſtime & de la reconnoiſſance pour les payer. Vous ne m'étes pas ſi redevable que vous penſez, Madame, répondit Homfray, & ſi je vous aime ardemment, c'eſt un tribut que tous les cœurs doivent à vos charmes. Mes charmes ajoûta-t-elle, ſont trés-mediocres, & s'ils étoient capables de toucher quelqu'un, je ſouhaite-

rois que ce fût tout autre qu'un Prince que j'honore parfaitement, & du quel je dois aimer le repos. Laiſſez moy porter le fardeau de mes peines, ſans les augmenter par de nouvelles, & conſiderez, Monſieur, que vous detruiriez vôtre ouvrage en ruïnant la tranquilité que vôtre protection me fait ttouver ici. Vous pourriez faire ma felicité ſans vous rendre plus malheureuſe, pourſuivit le Duc. Toute la terre ſçait que le Duc de Brabant eſt indigne de vous. Vous étes nez dans un degré de proximité qui rendroit la diſſolution de vôtre mariage trés-legitime. Allons au Pape Benoiſt: c'eſt le mieux fondé dans les droits, & il ſera ſans doute le plus équitable. Aprés cela, Madame, qu'aurez-vous à craindre auprés d'un Prince qui vous adorera toû-

toûjours, & ſoutenue dans vos juſtes pretentions par les forces de l'Angleterre ? Cette propoſition ne pouvoit abſolument déplaire à Jacqueline de Baviere. Le Duc de Gloceſter avoit l'air tendre & perſuadant: & il lui eût été bien doux de ſe ſeparer pour toûjours d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qu'il lui ſembloit qu'elle pouvoit alors haïr. Mais cette même propoſition lui étoit faite par un Prince qu'elle connoiſſoit peu, qui pouvoit être plûtôt enivré par la fougue d'une paſſion naiſſante, que conduit par de raiſonnables deſſeins, qui pouvoit être ſans foy, & devenir ſans amour. Enfin mille conſiderations s'oposerent aux idées flateuſes que le Duc de Gloceſter lui voulut donner. Quoy ! Monſieur, lui dit-elle, ſi le Pape me vouloit

diſpenſer de mes engagements avec le Duc de Brabant, ſeriez-vous aſſez hardi pour m'épouſer? Oui, Madame, interrompit-il avec precipitation, oui, je recevrois ce bonheur comme ma meilleure fortune, & je n'en veux plus aucune, ſi celle-là m'eſt refuſée. Vous vous trompez, continua la Ducheſſe, & ſi les licences étoient à Londre, vous ne vous en ſerviriez point. Ce n'eſt pas dans des routes épineuſes, qu'il faut courir rapidement. Il s'agit d'un interêt de conſcience, d'honneur & de religion. Quel arbitre en peut decider aujourd'huy? Nous voyons un ſchiſme ſcandaleux dans l'Egliſe: chercherons-nous à la faveur de ce desordre des ſecours flateurs pour nos paſſions? Benoît eſt Pape, Martin pretend l'être. C'eſt une con-

currencee qui partage la Chretienté, & dans quel parti trouverons-nous le ſaint Eſprit ? Si avec même titre, ils ont la même prerogative, l'un pourra deffaire, & deffera ſans doute ce que l'autre aura fait : & il ne rejailliroit ſur moy qu'une honte que rien ne ſeroit capable d'effacer. Je ne penſois pas, Madame, repondit triſtement le Duc de Gloceſter, que la ſcituation où vous êtes vous permît de ſonger à ces ſaintes chicanes. Pardonnez, s'il vous plaît, à ma douleur, la liberté de cette expreſſion. Eſt-ce d'aujourd'hui que l'on a veu des diviſions dans l'Etat Eccleſiaſtique ? Puis que les Papes lient & delient, dés qu'ils ſont reconnus pour tels, faut-il que nous nous donnions la peine pour chercher la juſtice de leur vocation ? Quand je

vous

vous obtiendray par l'authorité de Benoît, que Martin le foudroie, s'il veut, mon bonheur n'en ſera pas moins ſeur. Au reſte, Madame, vous eviterez des abîmes, en vous donnant à moy. Conſiderez que de tous les biens immenſes que vous devriez poſſeder tranquillement, aucun ne vous reſte aujourd'hui. Le Duc de Brabant, qui en diſſipe la meilleure partie par ſa debauche les deffendra mal par ſa nonchalence contre le Duc de Bourgogne qui n'aſpire peut-être qu'à les uſurper. Un homme comme moy ſçaura bien les reprendre en puniſſant l'ingratitude & l'ambition des vôtres, & vous n'aurez jamais ſujet de vous repentir des graces que vous lui ferez.

Pendant ce diſcours qui ſe faiſoit devant Climberge, la

Prin-

Princeſſe avoit les yeux baiſſez. Monſieur, dit-elle enſuite, je vous ay écouté, donnez moi le temps d'examiner vos raiſons. Je vous avoue qu'elles me paroiſſent legeres. Peut-être les trouveray-je meilleures, quand je les aurai mieux conſiderées. Vous m'eſtimeriez moins, ſi j'embraſſois aveuglement le parti que vous me propoſez : & vous trouverez bon que je ne me determine pas ſi promptement. Le Duc parut ſatisfait de cette réponſe, & ne voulant pas preſſer davantage une perſonne qui paroiſſoit ébranlée, il la laiſſa avec Climberge.

Cette fille reprit bien-tôt le diſcours qui venoit de finir. He bien! Madame, dit-elle à la Ducheſſe, vous voyez à quel point les choſes vous deviennent favorables. Le Duc de Glo-

Gloceſter vous offre ſon cœur, ſa main & cette puiſſance redoutable, dont il eſt le maître. Il promet l'aſſiſtance de Rome, & vous voudriez encore par une timide pudeur demeurer enchaînée ſous l'injuſte empire du Duc de Brabant qui s'eſt rendu ſi mepriſable. Je le mepriſe auſſi, repondit la Princeſſe; mais, Climberge, il ne faut pas que des reſſentiments, qui ſont peut-être déja pouſſez trop loin, ſervent à me rendre mepriſable moy-même. Si je m'abandonne aux deſirs du Duc de Gloceſter n'aura-t-on pas mille choſes à me reprocher? Peut-on quitter pour aucune conſideration que ce ſoit, un mari legitime ſans être blamée? Quand il eſt queſtion de condamner les actions, on n'a guere d'égard aux malheurs, & malgré mon innocence, je ſe-

rois

rois bien-tôt en priſe à la cri-
ique de ces eſprits ſeveres,
ui veulent qu'on ſouffre tout
ans ſe plaindre de rien. Mais,
Madame, reprit Climberge,
uand vous aurez pour garand
n Pape, qui eſt en même
emps vôtre Pere, vôtre Paſ-
eur, & voſtre Souverain, que
levez-vous aprehender? Eſt-ce
ue vous haiſſez le Duc de
Gloceſter? Je n'oſe preſque
ire que j'ayme, ou que je
ais, repartit la Ducheſſe, &
l y a quelque choſe de ſi
trange dans ma fortune, que
e plus honnête pour moy eſt
le la laiſſer independante de
nes ſentiments. J'ay deja dit
ne choſe au Duc de Gloceſter
ui m'épouvante. Je veux parler
le ce divorce éclatant qui ſeroit
i flétriſſant pour moi L'E-
liſe ſous deux Chefs opoſez ne
eut ſeurement decider d'une
af-

faire ſi delicate. Ainſi, Madame, interrompit Climberge, avec les viſions d'Heroïne, vous mourrez du venin qui vous tue, ſans vouloir vous ſervir d'un contrepoiſon aſſeuré. Quoy! parce que vous voyez deux Papes, il faut que vous ne vous ſerviez d'aucun. Hé! que vous étes ſimple, Madame; c'eſt peut-être pour vous qu'ils ont été multipliez. Animez à ſe disputer tout, ils ne heſiteront jamais à donner des marques de leur authorité. S'ils manquent en vous favoriſant, ce n'eſt plus vôtre affaire, & dés qu'un d'eux aura parlé, vous pouvez la tête levée renoncer au Duc de Brabant, épouſer le Duc de Gloceſter, & mettre en repos cette admirable jeuneſſe qui n'a deja été que trop perſecutée. Climberge, repartit la Ducheſſe,

ſe, les Papes ſont des hommes, & même des hommes ſouvent trés-corrompus; comment donc peuvent-ils aneantir les loix divines reſpectées dans tant de ſiecles, & qui doivent être ſacrées aux veritables chretiens? Les Papes pour ſuivit Climberge, ſont placez ſur un tribunal de juſtice pour ſecourir les miſerables. Vous n'étes pas la ſeule femme vertueuſe qu'on ait veue implorer leur aſſiſtance; mais vous ſeriez l'unique, qui l'auriez mepriſée.

Les raiſons de Climberge flatoient le cœur de la Ducheſſe de Brabant: outre que le Duc de Gloceſter étoit un grand Prince, il tenoit mille belles qualitez de la nature: & toutes les difficultez du divorce commencerent à s'aplanir en examinant ſon merite. La Princeſſe conclut qu'aprés une fui-

fuite qui ne pouvoit être ignorée, qu'aprés ſes demêlez publics avec le Duc de Brabant, ce Prince en auroit toute la honte.

Elle employa la nuit entiere à combatre ſon inclination. Dans cette obſcurité les deſſeins du Duc de Gloceſter n'étoient pas apuyez de Climberge; mais quelque choſe de plus puiſſant parloit pour luy, & l'amour ſurmonta bien-tôt les plus grands obſtacles. Climberge & Descaillon abſolument devouez au Duc de Gloceſter ſeconderent les tendres diſpoſitions de leur Princeſſe, qui ne combatit plus, quoi que ſes ſcrupules la combatiſſent encore.

Dés qu'elle eut conſenti de demander juſtice au Pape Benoît, le Duc de Gloceſter fit éclater ſa joye, & toute l'Angle-

gleterre en reſſentit les effets par des liberalitez publiques, & des generoſités particulieres. Pendant qu'on fut à Avignon il inventa mille plaiſirs pour divertir la Ducheſſe de Brabant, & dés que le favorable Benoît eut accordé la diſſolution du mariage, le Duc de Gloceſter épouſa Jacqueline de Baviere appellant à Londre toute la pompe qui pouvoit rendre cette fête éclatante & majeſtueuſe. La Princeſſe étoit ſi belle, & le Duc ſi amoureux qu'il ne pouvoit aſſez exagerer ſon bonheur; & pendant quelques mois ils ignorerent l'un & l'autre, s'il étoit reſté des chagrins ſur la terre.

Mais la deſtinée de Jacqueline de Baviere étoit trop cruelle pour la laiſſer long temps dans un ſi grand calme. Elle avoit des coups plus douleu-

reux à lui porter, que ceux qu'elle venoit de lui faire ſentir. Au millieu de leur proſperité, le Concile de Conſtance leur donna une rude attaque en depoſant Benoît, & rendant nul par cette depoſition tout ce que ce Pape avoit fait. La Ducheſſe de Glocester parut deſeſperée. Le Duc fit tout ce qu'il put pour la conſoler, & dans ſa colere il murmura hautement contre le Concile; mais c'étoit des paroles, & la Princeſſe qui avoit plus de penetration que de prudence, n'y trouvoit pas dequoy diſſiper ſes frayeurs. Elle ne doutoit pas que le Duc de Brabant inſpiré par Vendegre n'eût recours au Pape Martin. Je vais être la fable & l'horreur de tout l'Uuieurs, diſoit-elle au Duc de Glocester. On me va regarder comme un monſtre

ſtre d'infamie ; & mes foibleſſes ne ſerſont jamais excuſées. Deux maris vivans, bon Dieu ! Quel prodige ! Ah ! que la mort la plus rigoureuſe na-t-elle prevenu ces égaremens ? Vous vous repentez donc de m'avoir aimé, repartit le Duc, & vous voulez punir mon amour des peines que vous cherchez dans l'opinion du vulgaire. Qu'ay-je fait que vous adorer, & toûjours conduit par ce même amour, que puis-je faire que vous aimer encore ? Laiſſez Martin fulminer tant qu'il voudra. Ce n'eſt qu'un Uſurpateur, & ce ne ſont que les interêts du dernier des hommes qu'il peut prendre. Nous ſommes heureux, nous ſommes en ſeureté. Pourquoy voulez-vous donner vôtre ame en proye à des ennuis devorants, pendant que vous

pouvez paſſer des jours pleins de douceur? Ah! Moſieur, répondit la Princeſſe, vous ne voyez pas ce que je dois le plus craindre, & ce qui fait ma plus grande douleur. Vous m'aimez à preſent; j'avoue que j'ay lieu de le croire; mais qui m'aſſeurera que vous m'aimerez toûjours? Ces miſerables charmes qui vous ont touché n'ont point été aſſez puiſſans pour fixer l'inconſtance du Duc de Brabant. Le temps & la poſſeſſion ſont des écueils contre leſquels la tendreſſe & la foy ſe briſent: & vous ſerez peut-être un jour le premier qui blamerez ce que vous m'avez fait faire. Laiſſez moy donc pleurer un état deplorable. vous me faites bien des outrages à la fois, Madame, reprit le Duc de Gloceſter en ſoupirant: & je croyois vous

être

être assez connu pour vous exempter de ces deffiances si injurieuses. Pour moy, que faut-il faire pour vous asseurer d'une éternelle fidelité? Voules-vous que quitant & l'Angleterre & la Regence qui m'y attache, nous allions en quelque coin du monde nous derober à ces orages que vous craignez sans doute trop, où nous n'entendrons parler ni de conciles orgueilleux ni de Maris perfides, & où nous ne vivrons que pour nôtre amour? Je n'ayme pas si peu vôtre gloire; repliqua la Ducheſſe: & je me justifierois mal en vous entrainant dans un desert noir. Ce n'eſt point ce parti que je desire prendre. Si vous perseverez à m'aimer, je ne me croirai pas malheureuse; mais si vous m'abandonniez, je n'aurois recours qu'au

deſeſpoir. Le Prince l'embraſſa tendrement, & ils oublierent pour quelques momens ces vaines idées qui les troubloient. L'officieuſe Climberge qui haiſſoit le Duc de Brabant, & qui étoit attachée au Duc de Gloceſter par une infinité de bienfaits, tâchoit à diſſiper les agitations de ſa Maîtreſſe, & y reüſſiſſoit ſouvent ; mais il en naiſſoit tous les jours quelque nouveau ſujet.

La Comteſſe de Hainaut avoit été fort irritée de la conduitte de ſa fille, conſiderant peu les raiſons qui pouvoient deffendre une jeune Princeſſe inſultée. Elle fut entierement pour le Duc de Brabant, & condamna ouvertement la Bulle de Benoît ſoutenant que le mariage qu'il avoit authoriſé étoit illicite.

Quoy

Quoy que Vendegre qui poſſedoit toûjours ſouverainement le Duc de Brabant fût bien aiſe de le voir libre, elle diſſimula ſa joye, & parut auſſi deſintereſſée qu'elle étoit veritablement attachée à la ruïne de ſa Maîtreſſe. Se-peut-il, diſoit-elle, qu'une grande Princeſſe faſſe des actions ſi peu ſéantes à ſa dignité, & que pour de petits chagrins qui ſont les fruits de ſon orgueil, elle abandonne ſon mary, & paſſe la mer pour ſe jetter entre les bras d'un étranger ? Se peut-il encore qu'un Antipape, un homme ſans honneur & ſans pieté oſe donner des authoritez authentiques à des perſonnes qui offenſent les Loix divines & qui choquent l'humanité ? Tous ces excez ſe paſſeront-ils impunément, & ne chercherez-vous pas à vous

venger en ſoutenant la juſtice de vos droits ? Ma chere Vendegre, reprit le Duc enſorcelé par ce diſcours, la faute de la Ducheſſe de Glocester nous eſt ſi avantageuſe, que nous ne devons pas nous en plaindre. Elle a plus fait pour nous qu'elle n'eût voulu faire, ſi elle s'étoit bien conſultée. Je puis preſentement vous mettre en ſa place ſans craindre de blâme. Vous l'avez chaſſée de mon cœur. Elle s'eſt volontairement exilée. Benoiſt m'a favorisé en rompant ce que je voulois rompre. Le Concile de Conſtance me donne un ſecours nouveau, & vous jouïrez dans peu des honneurs de mon rang. Non, Monſieur, répondit cette pernicieuſe fille, non, il ne faut point que le deſir de m'élever vous coûte vôtre gloire: je ſuis aſ-

assez satisfaite, puisque j'ay le bonheur de vous plaire. Je ne veux point d'autre dignité que celle d'être aimée de vous ; mais, poursuivez ce serpent ingrat, qui vous a dedaigné : & puis que les Papes sont des oracles, en vous asseurant la protection de Martin, donnez à cette coureuse la confusion publique de se voir au pouvor d'un homme qui tout au plus ne peut passer que pour son Amant. Votre honneur vous l'ordonne : & je vous en conjure, ajoûta-elle en mettant un genouil en terre, ne pouvant soussrir que la honte des autres vous couvre d'infamie. Le Duc de Brabant charmé de l'affection de Vendegre demeura d'accord de tout ce qu'elle voulut, & il ne songea plus qu'à obtenir du Pape Martin la cassation

des Bulles de Benoît. Ce Prince aveugle avoit un ſecours qu'il ne connoiſſoit pas encore. Le Duc de Bourgogne ambitieux dans le dernier excez, regardoit la Ducheſſe de Gloceſter avec envie, & ſouhaitoit depuis long tems de s'aproprier de grands Etats. Dans cette veue il étoit bien aiſe de voir la diſcorde ſur le point de lui en faciliter les moyens: & quoi qu'il affectât de montrer un eſprit de paix, il agiſſoit ſi nonchalamment pour la procurer qu'il étoit facile aux plus ſtupides de remarquer que ſes intentions en étoient fort éloignées. La conduite de la Ducheſſe de Gloceſter luy donnoit une joye ſecrette & maligne, ne doutant point qu'il ne pût bien-tôt s'enrichir de ſes dépouilles. De concert avec le Duc de Brabant il n'eut pas

de

peine à obtenir de Martin cet arrêt foudroyant qui devoit reduire celui de Benoît en poudre. Tous les termes en étoient choisis, & d'une audace digne du Throne Pontifical. Vendegre en étoit transportée. Le Duc de Brabant se croyoit vengé. La comtesse de Hainaut qui declamoit toûjours contre sa fille aplaudissoit à ces beaux succez, & le Duc de Bourgogne ardent à profiter des desordres de sa propre famille, fit à loisir des projets pour augmenter les biens qu'il possedoit deja: il n'y eut que le comte de saint Pol, frere du duc de Brabant qui s'afligea de ces divisions.

Cette nouvelle ne fut pas long-temps ignorée en Angleterre. Quoy que la Duchesse de Glocester l'eût attendue, elle n'y parut pas moins sen-

ſible, & elle témoigna à ſon mari un violent redoublement de douleur. Il fit tous ſes effortes pour la conſoler. Climberge deploya auſſi ſon éloquence ; mais la Princeſſe luy reprocha avec beaucoup d'aigreur qu'elle avoit aidé par ſes ſollicitations à la rendre ſi malheureuſe.

Pendant qu'elle perdoit le repos & preſque la raiſon, le Duc de Bourgogne flatoit le Duc de Brabant, & le Duc de Betfort Regent en France s'intrigua pour ſon frere. Il y eut quelques propoſitions faites pour reconcilier les parties. On s'aſſembla même à Amiens ; mais ſans ſuccez : & le Duc de Gloceſter pour eſſuyer les larmes de ſon Epouſe paſſa avec elle à Calais, mettant ſur pié des forces qu'il croyoit ſuffiſantes pour prendre

dre poſſeſſion des biens de la maiſon de Hainaut.

Le peuple de cette Province touché de la veue de ſa Princeſſe, la receut avec de grandes acclamations, quoi qu'il eût promis & même juré le contraire au Duc de Brabant. Mais Jean de Baviere qui fut empoiſonné à la Haye laiſſa le Duc de Brabant dans la liberté de s'emparer de pluſieurs villes conſiderables. La guerre s'alluma, & pendant ce feu dangereux, le Duc de Glocester voulut remener ſa femme en Angleterre; mais elle s'arrêta obſtinément à Mons aimant mieux tout riſquer que de fuir honteuſement.

Elle y avoit cependant de nouveaux chagrins à eſſuyer. La conteſſe de Hainaut toûjours entêtée du Duc de Brabant qui étoit extrémement

irritée contre la Ducheſſe de Gloceſter ſe trouvant dans le même lieu, il falloit bien qu'elles ſe viſſent. La Comteſſe de Hainaut obſerva toutes les aparences, qui pouvoient marquer un grand reſſentiment, & la Ducheſſe de Gloceſter fit ſon devoir avec beaucoup de modeſtie & d'exactitude. He bien! Madame, lui dit la Comteſſe d'un ton altier, aprés avoir abandonné vôtre Mary, vôtre Mere & vos Etats, aprés avoir ſcandaliſé par vôtre conduite tous les eſprits les moins ſeveres, & fait parler hautement les Papes; vous revenez à Mons avec des armées étrangeres, & tout cet attirail de guerre nous fait voir que vous n'avez pas deſſein de nous épargner. Madame, répondit la Ducheſſe, il ſuffit pour me juſtifier que je ſouffre avec

reſpect des injures que je ne merite point. Vous n'ignorez pas celles que j'ay receues du Duc de Brabant. J'avoue que je l'ay fuy comme un ingrat, qui me rendoit miſerable : que j'ay par l'authorité de l'Egliſe épouſé un Prince qui me ſervoit ſans interêt : & il ne me paroit rien de condamnable dans cette conduite. Mais, Madame, puis qu'il faut le dire ouvertement, c'eſt vôtre indifference qui a troublé ma raiſon ; & ſi vous m'ariez veritablement aimée, ma reconnoiſſance auroit égalé vos bontez. Les authoritez que vous alleguez, repartit dedaigneuſement la Ducheſſe, ne ſont pas d'un grand poids, venant de Pierre de la Lune, & vous voyez auſſi le cas que le Concile en a fait. Je vous croyois plus prudente & plus ſage ;

ge ; mais vos emportements ont attiré ſur deux illuſtres maiſons une honte que tous les ſiecles auront à vous reprocher. Je veux bien pour vous plaire, Madame, répondit la Ducheſſe, me croire coupable de tout, & ne vous acuſer de rien ; mais cependant, ſi vous m'euſſiez laiſſée attachée au ſouvenir de mes premiers liens, vous m'auriez épargné bien des maux. Falloit-il pour vous plaire vivre éternellement ſous la dependance capricieuſe d'un Prince qui ne connoît pas même le nom de vertu ? Falloit-il couronner de mes propres mains les infamies de Vendegre ? Et falloit-il enfin ſouffrir ſans murmure qu'une poignée d'hommes nez dans le néant commandaſſent avec empire où je devois regner ſou-

ve-

verainement ? Il falloit vous plaindre, pourſuivit la Comteſſe ; mais c'étoit tout ce qui vous étoit permis. C'eſt un beau ſpectacle pour moy, aprés que vous avez traverſé les mers, comme une inſenſée de vous voir revenir ſuivie d'un homme voluptueux, qui vous a fait donner dans le piege, & qui vous auroit mieux menagée, s'il avoit été veritablement vôtre Amant. Sa conduite montre aſſez qu'il ne vous eſtime guere, & qu'il ne ſe ſert de vous que comme d'une femme perdue d'honneur.

Cette fiere perſonne qui ne vouloit ni en dire ni en entendre davantage, paſſa dans une autre chambre, & la Ducheſſe de Gloceſter penetrée de douleur ſe retira dans la ſienne.

Comme le Duc de Brabant étoit alors à Bruxelles, c'étoit la

la Comteſſe de Hainaut, qui commandoit à Mons; mais les choſes changerent, & le peuple qui aimoit Jacqueline de Baviere declara qu'il ne vouloit obeïr qu'à elle, & que le Duc de Brabant s'étoit rendu indigne du nom de leur Souverain.

Le Duc de Bourgogne puiſſament intrigué pour ſon propre interêt dans cette affaire qu'on pouvoit dire des plus grandes, ne ſongeoit qu'à ruïner la Ducheſſe de Gloceſter. Il deffia le Prince Homfrai, & il y eut de part & d'autre pluſieurs Lettres écrites qui ne tendoient qu'à la guerre. Le Duc de Gloceſter qui aimoit alors veritablement ſa femme étoit touché de la voir affligée. La dure converſation qu'elle avoit eue avec la Comteſſe de Hainaut redoubloit la colere du

du Regent, & voulant tout mettre en uſage pour la venger, il reſolut de faire un voyage en Angleterre, affin d'en mieux tirer des forces.

La Comteſſe de Hainaut qui avoit tant montré de rigueur à ſa fille combatue de quelques remords voulut paroître un peu plus humaine. Elle la fut voir & la pria de demeurer à Mons en l'abſence de Homfray. Les habitants qui paroiſſoient zelez s'engagerent à la garder. Elle voyoit tant de contrarietez dans ſa fortune que tout luy étoit ſuſpect: & les ſoins même du Duc de Gloceſter qui ſembloit redoubler ſes empreſſements. Le jour du depart étant arrivé, elle voulut l'acompagner juſques à une lieue de Mons. Ils paroiſſoient tous deux également affligez, & ils étoient ſur

le

le point de ſe ſeparer, lors qu'une femme perçant la foule qui les environnoit ſe fit remarquer par ſa beauté & par ſa colere. Traître, dit elle au Duc de Gloceſter, d'un ton de voix fort élevé, Prince lâche, & ſans foy, rends moy l'honneur que tu m'as ôté, ou donne moy la mort devant celle qui eſt cauſe de ta perfidie. Madame, continua-t-elle en s'adreſſant à la Ducheſſe, pardonnez a mon deſeſpoir l'extravagance que je fais. J'ay ſouffert autant que j'ay pû; mais les forces d'une fille tendre, trompée & ſans aucun ſecours, ne ſont pas inepiſables. Ce Prince artificieux qui s'eſt donné à vuos diſpoſoit d'un bien qui n'étoit plus à luy. Abuſant des facilitez de mon âge il m'a ſeduite par mille ſerments que je croyois devoir être in-

vio-

violables. Vous voyez ma perſonne, & je ſuis d'ailleurs d'un ſang aſſez noble pour ne le faire point rougir, quand il m'auroit tenu ſa parole.

Ce diſcours ſi peu attendu jetta la Ducheſſe de Gloceſter dans une étrange conſternation. Elle regardoit avec attention la perſonne qui venoit de parler. Elle luy trouvoit mille charmes, & elle ne pouvoit s'empêcher de la plaindre. Le Duc avoit les yeux pleins de confuſion, ne ſachant comment ſe demêler de cet embarras. Madame, dit-il à la Ducheſſe, apres avoir revé longtemps, ne vous arrêtez point aux paroles d'une inſenſée. Vous pouvez juger de ſa pudeur par ſon action. La vertu ne declame point ſi haut ni devant tant de témoins. Je vous aſſeure que je ſuis trés fidélle,

&

& que je parts plus amoureux de vous que je ne l'ay jamais été. A ces mots il l'embraſſa, ſans qu'elle eût la force de parler, & montant à cheval il s'éloigna conſiderablement en peu de temps: & l'affligée courut ſur ſes pas avec une impetuoſité que l'on n'attendoit pas de ſa langueur.

Cette avanture fit un bruit qui alla bien-tôt aux oreilles de la Comteſſe de Hainaut, & la Ducheſſe de Gloceſter qui retourna à Mons eut une piquante raillerie à eſſuyer. Si je ne me trompe, lui dit ſa mere, la belle deſesperée qui vient de fournir un incident memorable pour vôtre hiſtoire ſe promet un heureux ſuccez de ſa tendre ſaillie. Les petites folies du Duc de Brabant vous ont chocquée, parce que vous n'aimiez pas ſa perſonne:

& les grandes extravagances du Duc de Gloceſter vous feront ſouffrir par des endroits plus ſenſibles. Il faut vous plaindre par pitié, & vous blamer par raiſon : & pour tout dire, vous vous étes rendue inexcuſable. Les plus innocentes de mes actions, repartit la Ducheſſe, vous paroîtront toûjours des fautes irremiſſibles, & vous n'avez de l'indulgence que pour le Duc de Brabant. Mais je ne ſçay de quelque étendue qu'elle ſoit, s'il ne l'épuiſera point un jour. Si le Duc de Gloceſter a eu quelque inclination paſſagere, avant que de m'avoir veue, eſt-ce à dire qu'il m'abandonne ? Si une determinée vient s'accuſer icy, la honte en rejallit-elle ſur moy ? Vous ne cherchez qu'à m'outrager, Madame, & vous ne devez point comparer les of-

offenſes que le Duc de Brabant m'a faites en me ſacriffiant à Vendegre à une ſimple galanterie du Duc de Gloceſter qui precede nôtre mariage. Trompez-vous, Madame, reprit la Comteſſe en riant dedaigneuſement, & flatez du moins vôtre confuſion par un aveuglement volontaire. Vous n'avez pas beſoin de conſeils, & puis que vous avez trouvé ſeule le chemin d'Angleterre, vous pourrez bien encore trouver des trompeurs plus loin. Elle la quitta de cette ſorte, & ce fut avec Climberge que la Princeſſe pleura librement. He bien! dit-elle à cette fille. Tu vois le labyrinthe dans lequel je ſuis entrée par tes avis. Tu vois les Papes, ma famille & tout ce qu'il y a de perſonnes raiſonnables de chainées contre moy. Tu vois encore une in-

con-

connue qui ſort de la terre, & qui tombe du ciel, pour m'aprendre ce que je dois craindre, par ce qu'il luy eſt arrivé. Ah! Climberge, que je ſuis coupable & malheureuſe tout enſemble! Le prompt depart du Duc de Gloceſter me fait voir qu'il n'avoit rien de bon à me dire. Sa Maîtreſſe le ſuit, elle eſt belle, elle a du courage. Ils ſont peut-être déja rejoints, & je ne puis enviſager que des choſes qui m'épouvantent. J'avoue, Madame, répondit Climberge, que vous avez des ſujets de chagrin; mais ſont-ils aſſez grands pour devoir vous reduire en l'état où vous étes? Depuis que le Duc de Gloceſter eſt vôtre Epoux, quelles fautes pouvez-vous luy reprocher? Des ſoins ſoumis & empreſſez ont dignement répondu à vôtre

tendreſſe : il vous a confirmé la ſienne par une complaiſance continuelle, & vous vous allarmés, parce qu'il plait à la folie d'une débauchée de ſe manifeſter publiquement. Il ne vous a pas dit que ſa vie ſe fût écoulée ſans galanterie. Si cette perdue avoit encore du pouvoir ſur le cœur de vôtre mary, viendroit-elle faire des efforts ſi extravagants pour vous l'arracher? Remettez vous par ces conſiderations, Madame, qu'elle ſuive le Duc de Glocester tant qu'elle voudra, il a paru ſi indifferent en la regardant, qu'on ne doit point douter qu'il ne ſoit ſaoul des faveurs qu'elle luy a ſans doute prodiguées. Les vôtres qui ſont d'un autre prix ſeront eſtimées ce qu'elles valent. Flate, flate, Climberge, interrompit la Princeſſe, des maux dont tu

ne

ne peux te dire innocente, puis que tu m'as forcée à me les attirer. Cette converſation ceſſa, & la Ducheſſe de Gloceſter demeura dans une profonde melancolie.

Elle aprit dans la ſuite de quelques Anglois que, celle qui faiſoit alors ſa plus ſenſible inquietude, étoit une jeune perſonne apellée Leonor à laquelle le Duc de Gloceſter avoit paru fort attaché, & que l'on crut même long-temps à Londres, qu'il devoit épouſer. Elle tâcha de ſe conſoler par des reflections aſſez vrayſemblables; mais elle connoiſſoit l'inconſtance des hommes, & ſes juſtes deffiances s'opoſoient toûjours à ſa tranquilité.

Elle n'étoit pas ſans amis. Une forte brigue mit le Pape Martin dans ſes interêts; & comme les Pontifes de Rome

ſerrent pas ordinairement aſſez les nœuds qu'ils font pour être indiſſolubles, il caſſa ſa propre ſentence, & la Princeſſe vit par ce ſecours une partie de ſa confuſion effacée ; mais ce fut un nouveau motif de guerre. Le Duc de Brabant n'étoit pas un Heros. L'exercice des armes luy convenoit bien moins que celuy des plaiſirs : & le Duc de Bourgogne, qui ne reſpiroit que la ruïne de la Ducheſſe de Gloceſter, la voyant ſous la ſimple protection d'une populace ſans experience, fit mal traiter la Province qui luy ſervoit d'azile, & ne conſera nulle conſideration pour le ſexe ni pour la dignité de cette Princeſſe. La Comteſſe de Hainaut qui prenoit en aparence le party de ſa fille étoit effectivement dans celuy du Duc de Brabant, & par ſes negocia-

ciations pleines d'artifices, il fut conclu que le pays de Hainaut demeureroit au Duc de Brabant, que ce Prince accorderoit une amniſtie generale, & que la Ducheſſe de Glocester ſeroit donnée en garde au Duc de Bourgogne juſques à ce que le procez qu'on pourſuivoit de nouveau en cour de Rome fût decidé.

Ce changement plongea la Ducheſſe dans une extréme douleur. Elle connut la malignité de ſa mere, l'infidelité des habitants de Mons, les ambitieuſes pretentions du Duc de Bourgogne, & toute la foibleſſe du Duc de Brabant auquel on la menaça de la livrer, ſi elle n'aquieſçoit pas à ces deliberations. Ses propres domeſtiques furent arrêtez. On la traita non ſeulement en captive; mais auſſi en criminelle.

Elle n'avoit point de nouvelles du Duc de Glocester. Elle ignoroit ce qui se passoit en Angleterre, & dans cette extremité accablante, elle écrivit en ces termes au Regent.

LETTRE.

IL n'est pas necessaire que je vous particularise le deplorable état où je suis reduite. La renommée n'est que trop prompte & trop exacte à publier les choses importantes ; mais il est peut-être à propos que je vous fasse souvenir que vous m'avez donné vôtre cœur & vôtre main. De tous les maux qui peuvent tomber sur moy celuy de n'être plus aimée de vous me paroît le plus grand

grand. Rien ne m'eſt icy plus ennemi que ma mere. Mes biens me ſont ôtez, mes gens ont été enchaînez, & ma perſonne eſt ſur le point d'être eſclave du Duc de Bourgogne ou de celuy de Brabant. Jugez ce que je deviendray, ſi vous m'abandonnez. C'eſt ma tendreſſe & non pas mon ambition qui vous ſollicite. Si vous m'étiez moins cher, je ſerois plus courageuſe. Ne conſultez donc pas les yeux de vôtre belle Leonor, qui ne pourroient que m'être contraires; mais ſongez que n'ayant point balancé à vous donner ma foy, je veux être pour jamais à vous avec une fidelité inviolable.

JACQUELINE.

LE courier de la Princeſſe fit toute la diligence poſ-
ble ; mais les vents qui s'o-poſerent à ſes bonnes intentions ne permirent pas qu'il arrivât à Londres avant que les ennemis de Jacqueline de Baviere ſe rendiſſent abſolument maîtres d'elle. Ils la firent partir de Mons ſous la conduite du Prince d'Orange & de quelques Seigneurs que le Duc de Bourgogne avoit choiſis ; & elle fut menée à Gand où on la ſervit avec aſſez de reſpect.

Le Duc de Gloceſter qui fut veritablement touché des peines de ſon Epouſe écrivit au Duc de Betfort, qui au premier bruit de ces deſordres ſe rendit à Corbie accompagné de huit cents chevaux, & de pluſieurs perſonnes de qua-

lité.

lité. La Ducheſſe de Betfort ſoeur du Duc de Bourgogne ſuivoit ſon mary à ce voyage. le Duc de Bourgogne qui les viſita d'abord les mena à Hedin pour les mieux regaler pendant pluſieurs jours, & le Duc de Bourgogne ſceut ſi bien éblouïr le Duc de Betfort par de feintes douceurs qu'on ne ſongea à rien moins qu'à la Princeſſe oprimée. Les Anglois refuſerent hautement leur ſecours au Duc de Gloceſter, quoy que ſa qualité de Regent le dût faire regardèr comme maître. Il ſentit vivement cet affront ſans en pouvoir tirer aucune raiſon. Dans cette impuiſſance il chercha une vengeance particuliere, & ce fut alors qu'il y eut un deffi public entre luy & le Duc de Bourgogne. Ces deux Prin-

ees ſe preparerent au combat ; mais le Duc de Betfort ne permit pas qu'ils donnaſſent un pareil ſpectacle à toutes ſortes de Nations.

Cependant la Ducheſſe de Gloceſter étoit à Gand logée dans le Palais des Comtes de Flandre, & ſervie comme une perſonne de ſon rang le devoit être. Cet adouciſſement ne luy ôtoit pas l'idée de ſes malheurs paſſez, preſents & à venir. Quelque nom qu'on pût donner à ſa priſon, c'en étoit toûjours une veritable ; regardant ſa condition comme l'ouvrage d'une inſuportable tyrannie, il lui fut impoſſible de la ſouffrir. D'ailleurs des mouvemens de plainte qui n'étoient pas ſes moindres maux dechiroient à tous moments ſon cœur. Les Lettres du Duc de Gloceſter

n'alloient point juſques à elle, & au milieu de tant d'ennuis, elle aſpiroit ardemment à la liberté. On l'avoit avertie que le Duc de Bourgogne étoit reſolu de l'enfermer pour jamais à Liſle. La crainte de cette captivité éternelle la determina entierement par le moyen de Climberge & de Deſcaillon qui luy étoient toûjours affectionnez. Elle écrivit à pluſieurs illuſtres Hollandois pour leur demander une genereuſe aſſiſtance. Il n'y en eut pas un qui n'embraſſât ſa querelle. Ils ſe rendirent à Gand. Elle n'étoit pas ſi ſeverement obſervée qu'on ne pût l'aprocher, en prenant quelques precautions. Sa cauſe étoit juſte, il étoit impoſſible de la voir ſans être touché de ſa beauté; & ſes Liberateurs ſe concerte-

rent ſi bien qu'ils la tirerent de Gand avec Climberge en habits d'homme, & la conduiſirent heureuſement à Anvers où elles reprirent leur parure ordinaire. De là elle paſſa à Breda & enſuitte à . . . . . où elle fut receue en Souveraine. Les plus conſiderables du pays delibererent avec elle ſur l'importance de ſes affaires: & le Duc de Bourgogne ayant apris ſa fuite avec fureur, aſſembla une armée formidable, comme s'il eût été queſtion de ſubjuguer tout l'Univers. Il courut, ou plustôt il vola en Hollande pour maintenir dans leur devoir les villes qui luy obeïſſoient déja. Ainſi on le vit animé à la ruïne entiere d'une jeune Princeſſe qui avoit déja eu preſque autant de malheurs éclatants qu'elle avoit d'années.

A la premiere rencontre les deux partis en vinrent aux mains : celuy de la Ducheſſe eut quelque avantage, quoy qu'il ne fût pas le plus fort. Elle en fit avertir le Duc de Gloceſter qui paroiſſoit diſpoſé à l'aller ſoutenir. Silvatier à la tête de cinq cents Anglois choiſis entre les plus braves fut trouver la Princeſſe avec le titre de Lieutenant du Duc de Gloceſter ; mais le Duc de Bourgogne fut le plus fort, & le plus heureux. Cette courageuſe, mais trop petite armée fut batue & preſque taillée en pieces : & le Vainqueur fut en Flandre pour fortifier la ſienne.

Ce revers n'abaiſſa point le cœur de la Ducheſſe de Gloceſter. Sa douleur étoit veritablement heroïque : & encourageant ſes amis avec une

fermeté bien rare dans les femmes, elle fut en perſonne aſſieger Harlem. Son entrepriſe ne reüſſit pas. Le Duc de Bourgogne étoit trop abſolu & trop bien ſervy. Elle vit donc avec douleur ſes derniers efforts inutiles. Le Duc de Gloceſter n'agiſſoit que languiſſamment. La mer les ſeparoit. Elle ne doutoit pas que la determinée Léonor ne ſe fût retirée à Londres. Le Regent ne lui écrivoit plus que d'une maniere embaraſſée. Elle faiſoit les fonctions d'un General d'armée, pendant qu'il demeuroit oiſif à Londres ſous pretexte de menager les Anglois, & d'attendre le ſecours du Duc de Betfort qui l'amuſoit de ſon côté. Toutes ces triſtes conſiderations occupoient inceſſamment l'eſprit de la Ducheſſe de Gloceſter. He bien !

bien ! Climberge, diſoit-elle à ſa confidente, tu vois les belles ſuites des fauſſes ardeurs du Regent d'Angleterre. Il m'abandonne, & le ciel me punit d'une credulité inſenſée. Le perſonnage que je fais luy conviendroit bien mieux qu'à moy. Quoy ! pendant que je conduits des ſoldats, il ſe laiſſe conduire par ſa paſſion. Cruelle Climberge ! Pourquoy tes conſeils indiſcrets ſe ſont-ils trouvez ſi bien d'accord ave mes foibleſſes ? Pourquoy me flatois-tu ? Pourquoy enfin ne t'ay-je écoutée que pour me perdre ? Veux-tu encore excuſer un homme qui m'abandonne aux plus triſtes evenements ? Auras-tu toûjours de mauvaiſes raiſons à m'alleger ? Regarde moy errante, haïe des miens, déchirée par mes ennemis, & ne me parle plus, puis

puis que tu ne peux m'ayder à rapeller l'innocence que j'ay perdue. J'avoué, Madame, répondit Climberge, que mon zele à pû me tromper ; mais étés-vous ſi criminelle ? Qu'avez-vous fait pour obliger le Duc de Brabant à vous preferer Vendegre, & que faites-vous encore qui merite l'ingratitude du Duc de Glocester ? J'ay trop fait, repartit la Ducheſſe, puis que j'ay été credule, & je devois mieux conſiderer des choſes ſi importantes.

Pendant ce temps le Duc de Brabant toûjours inſpiré par Vendegre pourſuivoit à Rome le procez de ſon mariage qui avoit été ſi conteſté. Le Pape nomma des Cardinaux pour connoître à fonds de cette affaire. Ils ne trouverent pas qu'il y eût de legitimes cauſes de diſſolution à l'égard du Duc

de

de Brabant : & celuy du Duc de Gloceſter & de Jacqueline de Baviere fut declaré nul, & ſans retour, quand même le Duc de Brabant mourroit. Il fut même conclu que la malheureuſe victime de tant d'interêts differents ſeroit gardée à ſes fraiz & remiſe entre les mains du Duc de Savoye. Aprés cet arrêt ſans apel, l'indigne Duc de Gloceſter declara qu'il renonçoit à la guerre, & peu de jours aprés il épouſa cette même Leonor qui avoit fait un éclat ſi ſurprenant en ſortant de Mons.

Jacqueline de Baviere connut alors toute l'étendue de ſon malheur. Elle ne laiſſa pas de pourſuivre la guerre & de la faire avantageuſement en quelques occaſions. Mais l'envieux Duc de Bourgogne qui avoit juré ſa ruïne ne reuſſit

ſit que trop dans cet injuſte deſſein.

Le Duc de Brabant mourut alors. Le Comte de ſaint Pol ſon frere luy ſucceda, & la poſſeſſion des biens de la jeune Comteſſe de Hainaut fut entierement acquiſe au Duc de Bourgogne.

Brederode qui étoit fort affectionné à cette Princeſſe ſe mit à la tête du reſte de ſes forces : & on peut dire qu'avec un petit nombre d'hommes il fit d'aſſez grands progrez en Nort-Hollande. Mais accablé par le nombre des ennemis il fut vaincu, pris priſonnier, vit couper la tête à pluſieurs des ſiens, & on ne l'épargna que parce qu'il étoit du ſang des anciens Comtes de Hollande.

La Comteſſe oprimée & contrainte de ceder au torrent fut obligée de faire un traité par le-

lequel elle s'engageoit à ne ſe point marier ſans le conſentement du Duc de Bourgogne, alors ſon Maître, ou plustot ſon Tyran, & ſon plus proche parent. Ce fut à Delft en preſence de l'un & de l'autre, aux yeux de la nobleſſe & des deputez de pluſieurs villes. Aprés cela le Duc de Bourgogne content de poſſeder ce qu'il avoit tant deſiré fit François de Borſelle jeune Seigneur des mieux faits, & des plus courageux de ſon ſiecle Gouverneur des terres qu'il uſurpoit. Pour ſe faire plus d'honneur il remena la belle Comteſſe de Hainaut à Mons comme attachée à ſon char.

Ce fut là qu'elle conſidera à loiſir toutes ſes diverſes infortunes. Elle n'avoit plus rien en des lieux où elle devoit tout poſſeder. On rendoit quelques hon-

honneurs à ſa dignité ; mais c'étoit toûjours avec negligence. Combien de fois en un jour par la parfaite connoiſſance de ſes maux deploroit-elle la mort du Dauphin, celle du Comte de Hainant, & ſes engagemens infortunez avec les Ducs de Brabant & de Glocester ? Quelles reflections ne fit-elle pas ſur la mauvaiſe conduite des Papes, & ſur tant d'autres choſes qui avoient trainé ſes miſeres ? Privée de tous ſes avantages, impuiſſante dans les moindres beſoins, mepriſée dans ſes propres Etats, accablée par un Prince de ſon ſang, que ne devoit-elle pas ſentir avec un cœur élevé ? Il luy reſtoit encore de la tendreſſe pour l'infidelle Duc de Glocester. Rien n'avoit pû la deraciner : & l'on peut dire que la plus belle & la plus ſpirituelle

elle perſonne du monde étoit alors la plus miſerable. le Duc de Bourgogne en rioit. La Comteſſe Douairiere de Haînaut n'en étoit point touchée, & Vendegree en faiſoit des hiſtoires, ou pluſtôt des fables monſtrueuſes. Cela n'empêcha point la fortune & l'amour de luy ſuſciter de nouvelles épreuves. Borſelle l'avoit veue dans les larmes. C'eſt un état qui donne de grands avantages à la beauté: & pour peu qu'on ſoit tendre, on ne voit point pleurer une perſonne aymable, ſans être touché.

Borſelle qui tenoit tout du Duc de Bourgogne ne laiſſa pas de devenir infiniment ſenſible pour la jeune Comteſſe de Haînaut, & de regarder ſon Bienfaicteur comme ſon plus mortel ennemy.

D'abord la Comteſſe ne regar-

garda les ſoins de Borſelle que comme les effets naturels d'une genereuſe compaſſion ; mais elene fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il y avoit quelque choſe de plus intereſſé. Climberge même qui n'avoit point perdu ſon credit le remarqua facilement, & en parla ſans precaution. He bien ! répondit la Princeſſe, aprés ce qui m'eſt arrivé, ſerez-vous aſſez folle pour me parler d'Amans? Borſelle eſt-il d'un rang proportionné au mien ? & quand il m'aymeroit de meilleure foy que les autres, le trouveriez-vous digne de ſucceder à trois grands Princes ? Je ſçay bien, repartit Climberge, qu'il n'a pas cette dignité ; mais il eſt noble enfin, charmant par ſes agréments naturels, genereux dans l'excez & trés-ardent à vous ſervir. Que ſçavez-vous,

vous, Madame, ſi ce n'eſt point à luy que l'honneur de vous affranchir & la gloire de vous rendre heureuſe ſont reſervés? Hé! qui vous a dit continua la Princeſſe, que cet homme m'eſt ſi devoué? Liſez-vous dans ſon cœur? Vous a-t-il communiqué ſes penſées? Il ne faut que des yeux pour faire cette remarque, continua Climberge, & perſonne n'a jamais eu d'amour, ou vous en avez inſpiré un trés-violent à Borſelle. Il ſeroit bien à plaindre, ajoûta la Comteſſe. Mais, comme elle alloit pourſuivre, ce même Borſelle entra. Son air tendre & ſoumis confirma d'abord tout ce que Climberge venoit de dire. Il étoit même un peu pâle. La Princeſſe rougit en le voyant, & affectant de ſourire pour cacher ce trouble: vous faites bien mal vôtre

tre cour au Duc de Bourgogne, luy dit-elle, en visitant une pauvre captive, propre à faire disgracier ceux qui en ont pitié. Ne soyez pas si genereux, si vous voulez jouïr long-temps de la faveur d'un Maître soupçonneux: & croyez que je suis assez contente des bons offices que vous m'avez rendus, pour en être éternellement reconnoissante. Madame, répondit Borselle, vous ne pouvez jamais m'être obligée, & quand vôtre bonté voudroit bien me tenir compte de mes intentions, elles vous sont si inutiles que j'en ay honte. Vous étes sans aucun deffaut, & cependant vous n'avez aucun bonheur. Vôtre honnêteté vous aveugle, interrompit la Comtesse, & ce ne sera pas chez des personnes severes que l'on apprendra à me croire si parfaite. Ne sçavez-

vez-vous pas que la renommée me met en pieces ? De quelle maniere parle-t-on de moy ? C'eſt une obligation que j'ay à la charité des Papes : & ils voulóient ſans doute par les terribles mortifications me porter à une plus rigoureuſe penitence. Les Papes, repartit Borſelle, ont été de tout temps le fleau des gens de bien. Mais, Madame, quelles bouches aſſez hardies oſeroient dire que vous étes coupable ? Quoy ! parce que des hommes ſont ingrats ou inſenſez, il faut qu'on vous impute leurs fautes. Je ſoutiens que c'eſt vous qui étes infaillible ! Ah ! Borſelle, reprit la Princeſſe, vôtre tolerance eſt outrée. Je me fais juſtiee, & je dois avouer que j'ay été imprudente ; mais pour parler moins de moy, je vous prie de m'expliquer quelque

de triſte & d'inquiet que je remarquedans vos yeux. N'aurois-je point encore le malheur de vous attirer quelque mechante affaire, & cette fatalité qui me ſuit ne ſe repandra-t-elle point ſur vous ? C'eſt vous ſeule certainement qui êtes cauſe de l'agitation que vous remarquez, repondit-il; mais, Madame, j'ay tant d'amour que je ne connois plus le reſpect. Puis que vos charmes & vos malheurs toucheroient des ames de bronze, il ne faut pas s'étonner ſi la mienne qui eſt d'une autre nature s'y trouve ſenſible. Ce n'eſt point avec une temerité audacieuſe que je vous parle. Je connois bien la difference que la naiſſance & la fortune mettent entre nous ; mais, Madame, je n'en ſuis pas moins amoureux. Ne vous irritez pas contre un miſerable que

la ſeule force de ſa paſſion rend indiſcret, & qui ne parle que parce qu'il ne peut plus s'en empêcher. Je ſçay qu'il y a entre nous des diſtances infinies, que vous devriez être la meilleure fortune des plus grands Roys ; mais enfin cela n'ôte rien à ma ſenſibilité, & ne peut moderer mes deſirs. Borſelle, repondit la Princeſſe, je vous ay écouté ſans vous interrompre, parce que vôtre diſcours me lie la langue. Sans vous alleguer à mon tour ces differences que vous n'ignorez point, ne ſuffit-il pas de vous faire remarquer que je n'ay jamais inſpiré que des paſſions qui finiſſent auſſi tôt qu'elles ſont nées, qu'on ne me promet que pour me tromper, & qu'au lieu de ſe donner à moy de bonne foy, il ſemble que mon affection & ma main ſoient

empoiſonnées? On ne les poſſede pas pluſtôt qu'on les dedaigne, & je ne porte à mes Maris que la mort ou l'inconſtance. Gueriſſez donc par ces conſiderations, s'il eſt veritable que des yeux qui ne veulent point vous troubler ayent été capables de vous faire quelque mal; & n'agravez pas ma miſere en cherchant la vôtre. Je vous obeïrois, s'il m'étoit poſſible, continua Borſelle; mais des feux auſſi ardents que les miens ne s'éteignent jamais. Comptez, Madame, comptez également ſur leur violence & ſur leur durée. La mort ſeule en peut venir à bout; & je ne ſçay même, ſi mon amour n'iroit point au delà de ſon empire. Ah! qu'il y a peu de raport entre les Cours infidelles qui vous ont trahie & celuy de l'infortuné Borſelle; &

que

que n'a-t-il un rang qui puiſſe faire valoir ſa paſſion ? Vous avez d'aſſez belles qualitez ; repartit la Comteſſe, pour en eſperer de grands avantages ; au nom de Dieu conſiderez que j'ay deja eu aſſez de malheurs. Aprés cela elle voulut abſolument changer de diſcours ; & Borſelle qui avoit franchi ce pas difficile qui fait tant de peine aux Amans ne s'obſtina point à pourſuivre la converſation.

Depuis ce jour il redoubla ſes aſſiduïtez & ſes ſoins. Le Duc de Bourgogne qui avoit ſi bien lié Jacqueline de Baviere n'examinoit guere ſes actions : & à la faveur de cette indulgence, ce nouveau commerce devint bien-tôt aſſez étroit. Climberge qui s'ennuyoit à Mons dans une condition contrainte, faiſoit valoir les moindres ac-

tions de Borſelle. Ouy, Madame, diſoit-elle à ſa Maîtreſſe, c'eſt parce que vous n'avez point été veritablement aimée qu'il vous ſera doux de l'être; comme vous le meritez. Le ciel n'a-t-il pas deja pris ſoin de punir vos perfides Maris? le Duc de Brabant eſt mort, celuy de Gloceſter eſt le mepris de l'Europe entiere aſſocié avec une perſonne deshonorée. Il vous venge aux depens de ſa propre gloire. L'amour & la perſeverance de Borſelle perfectionneront cette vengeance. Aimez-vous mieux gemir dans les fers du Duc de Bourgogne que de faire la felicité d'un homme de merite? On vous a fait des loix injuſtes aux quelles vous êtes diſpenſée de vous aſſujettir. Quand Borſelle par ſon courage vous aura remiſe dans vôtre pleine

au-

autorité, n'aurez-vous pas des dignitez à partager avec lui qui l'égaleront aux plus grands Princes? Il eſt d'une naiſſance conſiderable, & diſtingué par ſes actions. Cela ne vous doit-il par ſuffire? parle, parle, toûjours, interrompit la Comteſſe, & condui moi de precipices en precipices, puis que c'eſt ta deſtinée & la mienne. Je devrois plus craindre les Amans & les Maris que la mort. Cependant je t'écoute, & je ne ſçay même ſi tu ne me perſuades pas. Pourquoy m'as-tu ſuivie par tout, fille dangereuſe? Crois-tu que ta fidelité me ſoit moins prejudiciable que la perfidie des autres? Quand j'arrivai à Londres, j'étois peu diſpoſée à faire ce que je fis, tu fus cauſe de mes folies, & tu m'en veux inſpirer de plus grandes, &

la fin j'auray plus de ſujet de me plaindre de toy que de Vendegre.

Pendant que la Comteſſe de Hainaut flotoit dans une mer d'inquietudes, Borſelle qui aimoit veritablement, & qui s'apercevoit bien qu'on ne le haïſſoit pas, preſſa ſi ardemment ſon bonheur qu'il en obtint le dernier aveu. Il avoit fait une dépenſe prodigieuſe pour le ſervice de la Princeſſe : & lors qu'elle manquoit de tout, il trouvoit les moyens de la mettre dans l'opulence. Il prit des meſures ſecrettes pour rompre celles du Duc de Bourgogne : & il épouſa la Comteſſe avec tout le myſtere que cette affaire importante meritoit. Climberge, Descaillon & deux Amis de Borſelle aſſiſterent ſeuls à cette ceremonie ; mais les nouveaux Epoux ne s'en trouverent

rent pas moins heureux. Il eſt certain que l'amour de Borſelle augmenta au lieu de diminuer. Le temps qui s'écouloit ſembloit y donner de nouvelles forces ; mais les choſes ne pouvoient pas demeurer en cet état, & Borſelle avoit trop de courage pour negliger les interêts d'une perſonne qui avoit tant fait pour luy. Il falloit s'en éloigner. Cette neceſſité parut cruelle, & jamais on ne vit une ſeparation plus tendre.

On s'aperceut bien-tôt que Borſelle agiſſoit pour la jeune comteſſe de Hainaut. Le Duc de Bourgogne en fut averti, & en même temps de la verité d'un mariage que l'on croyoit bien caché. Comme c'étoit le Prince du monde le plus fier & le plus emporté, ſes premiers mouvements furent des

fureurs éclatantes. Cent courriers partirent pour aller faire arrêter Borſelle, qui ſe fiant trop à ſa valeur & s'expoſant avec des forces mediocres fut pris priſonnier & livré à ſon ennemy.

Le Duc de Bourgogne aſſeuré de ſa proye ſe promit une vengeance des plus rigoureuſes, & ne parla plus que de faire conclurre promptement le procez de Borſelle. Animé juſques à la rage contre la Comteſſe de Hainaut qui l'avoit trompé, il fut lui dire fierement le ſort qu'on deſtinoit à ſon Epoux. Vous n'avez qu'à jetter les yeux ſur un cinquiéme mary, luy dit-il, & je vous promets de vous épargner dans peu de jours la peine d'envoyer à Rome pour rompre les illuſtres nœuds qui vous attachent à Borſelle. Un bourreau-

reau ſera le Pontife qui vous donnera des licences : & je ne penſe pas que vous puiſſiez me croire aſſez lâche pour laiſſer les offenſes qu'on me fait impunies. Que vous avez honoré les maiſons de Baviere & de Bourgogne en mêlant leur ſang avec celuy d'un miſerable ſoldat, qui n'eſt que ce que ma bonté l'a fait, & qui ne ſera bien-tôt plus que le ſpectacle de la populace & la pâture des Corbeaux ! Oſez-vous encore ſoûtenir la clarté du jour, aprés de ſi epouvantables dereglements ? Que le Duc de Brabant étoit ſage en fuyant la ſocieté d'une femme telle que vous ! & que celuy de Glocester a peu manqué en vous preferant une fille perdue d'honneur !

Il en auroit dit davantage, ſi ſa colere luy euſt permis de par-

parler plus long-temps. La Princeſſe l'écoutoit avec un trouble douloureux, mais ſe voyant traitée ſi indignement, elle ne voulut pas demeurer muette : & regardant le Duc aſſez fierement, Quoy que vous me parliez en maître, lui dit-elle, vous n'étes pourtant pas le mien : & en abuſant de mon impuiſſance & de mes malheurs, vous ne vous faites pas un grand honneur. Quel droit avez-vous de me priver de mes biens, & de me faire eſclave? Ouy, j'ay épouſé Borſelle, & ſi quelque choſe pouvoit m'obliger à m'en repentir, ce ſeroit les maux que mon interêt luy cauſe. Noirciſſez-vous en l'immolant à vôtre ambition. Ce ſera combler la meſure de vos injuſtices, & travailler avec ſuccez à vous rendre deteſtable. Ouy, ouy, répondit le Prince

ce emporté, j'en feray l'exemple que je dois à la poſterité, & l'on ne verra point un homme tel que luy offenſer impunément les premieres maiſons du monde. Il ſortit de cette maniere, & la Comteſſe épouvantée demeura accablée de douleur.

Il n'étoit pas ſi facile au Duc de Bourgogne de faire mourir Borſelle qu'il le vouloit perſuader. Ce Seigneur étoit generallement eſtimé. La Comteſſe de Hainaut étoit en âge de ſe conduire. Il étoit aiſé de remarquer que la ſeule crainte de luy voir des heritiers animoit le Duc à ſa ruïne: & conſiderant bien ces raiſons, elle en fut moins allarmée.

Le Comte de Meurs fut ſon agent, & le Duc de Bourgogne promit de laiſſer la Comteſſe & Borſelle en repos, pour-

veu qu'elle luy cedât tous ſes droits. Une conjoncture ſi triſte & ſi preſſante l'obligea de conſentir à cette dure neceſſité pour ſauver un mary qu'elle aimoit cherement. Elle renonça à ſes biens, & l'on vit cette grande & celebre heritiere reduite à une fâcheuſe pauvreté.

Borſelle ſortit de priſon. La Princeſſe le receut avec autant de tendreſſe que ſi elle n'avoit rien ſacrifié pour ſon ſalut. L'amour & la reconnoiſſance leur firent dire mille choſes touchantes & pleines de generoſité. Jacqueline de Baviere ſe crut aſſez heureuſe, puis qu'elle voyoit celuy qui luy faiſoit alors aimer la vie en ſeureté. Le Duc de Bourgogne s'adoucit par l'entremiſe des amis de la Princeſſe & de Borſelle. Il donna quelques penſions à ſa cou-

ſoufine ; mais c'etoit de petits avantages en comparaiſon de ceux dont il l'avoit privée. En faveur de l'alliance de tant de Princes, Borſelle fut fait Chevalier de la toiſon. Il aima, ou plustôt il adora toûjours la Princeſſe à laquelle il fut auſſi toûjours extrémement cher. Elle avoit eu des ennuis ſi longs & ſi ſenſibles qu'elle ne traina plus qu'une vie languiſſante, & mourut cinq ou ſix années aprés ces derniers traitez avec le Duc de Bourgogne, qui demeura maître paiſible & abſolu des biens de Jacqueline de Baviere qu'il avoit ſi ardemment ſouhaitez.

F I N.

CATALOGUE
DES LIVRES
Nouveaux qui ſe trouvent. chez Paul Marret.

TRaité général du Commerce plus ample & plus exact que ceux qui ont paru juſquà preſent, deuxiéme Edition corrigée & augmentée par Samuel Ricard. 4

Voyage de Dampier autour du mon le 4 tomes.

On donne le 4. ſeparé pour la commodité de ceux qui ont les 3 premiers 12 avec figur.

Les delices d'Italie 3 Tomes 12. figur.

Obſervations del'Academie Françoiſe ſur les Remarques de Vaudelas 3 tom

Remarques ſur un voyage d'Italie 12 2 tom.

Methode pour aprendre l'Hiſt. d'Angletere

Campagne du Roy de Suede 12

Voyage de Canada par le baron de la ——— Hontan avec figures 2. Edi- ——— tion augmentée 2 tom.

Le Criticon de Baltazar Gracian. 12.

Le veritable ami. 12

Relandus de Religion Muhammedica

Le Parfumeur Francois. 12

Les plaiſirs Innocens & amoureux de la

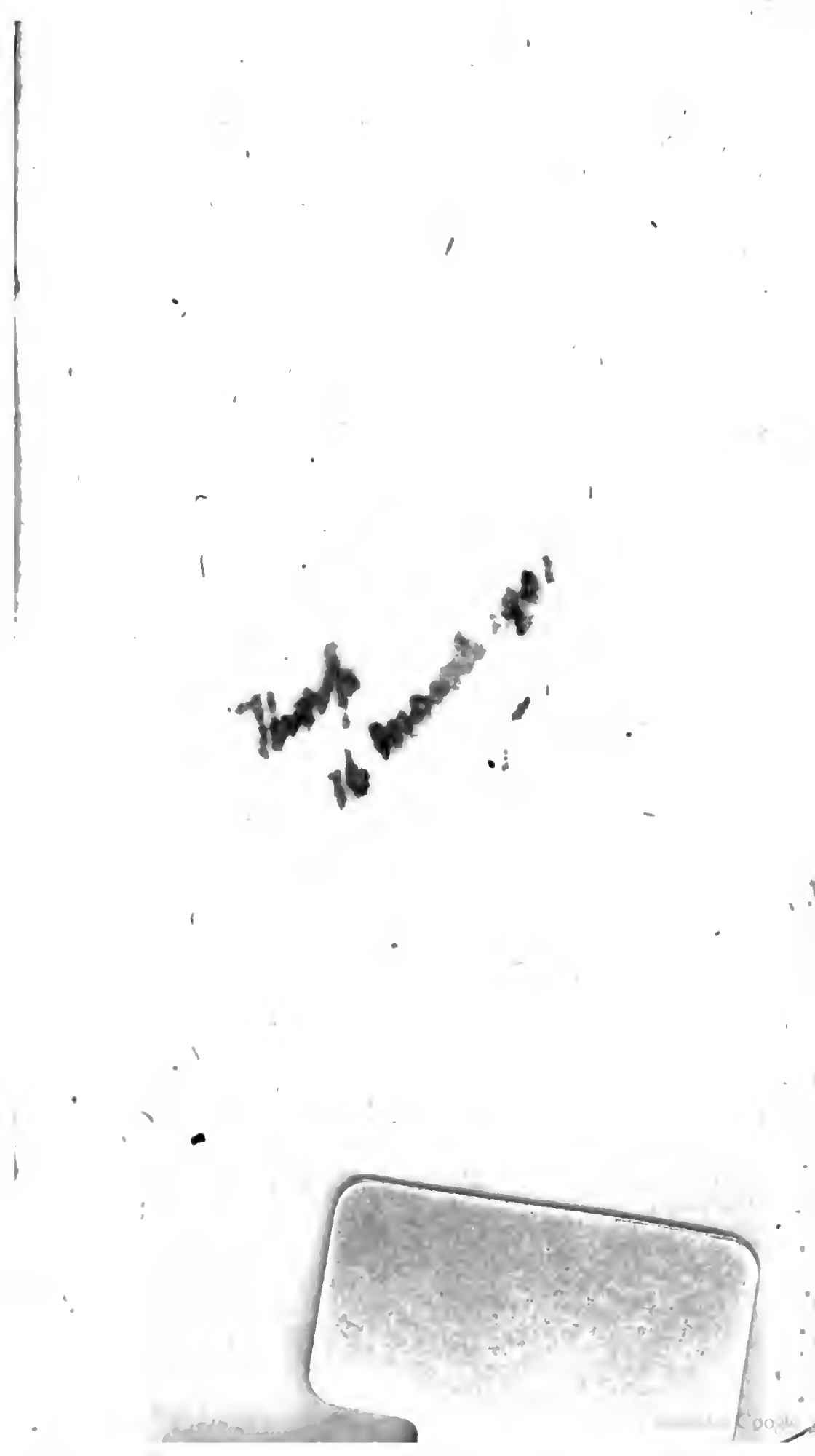
——— la campagne. 12 figur.
Memoires de Ludlow. 2 tom.
——— Le 3. ſous la preſſe.
Memoires de Brantome 9 vol.
——— de Baſſompierre 2 tom.
——— de Neuville. 12
——— de Chavagnac.
——— de d'Artagnan. 3 tom.
Voyage d'Italie par Miſſon 3 tom. fig.
——— de Monconis 4 tom.
——— de Paul Lucas au Levant 2 tom.
——— d'Alep & de Jeruſalem 12 fig.
Hiſtoire de Guillaume 3 par Sanſon 3
——— tom: figur.
Vie de Moliere 12.
Caractere des auteurs. 12
Satires de Perſe par le Noble 8
Hiſtoire des cultes 4
——— avec le ſuplement.
Hiſtore des Juifs par joſephe 12 tom.
Hiſt. des Conclaves. 12 figur 2 tom.
——— des Empereurs par Tillemon
12 8 tom.
Sermons des Tillotſon traduit de
l'Anglois 8.
Elite de bons Mots. 2 tom. 12.
Voyage des Hollandois pour l'éta-
——— bliſſement de la Compagnie
de Hollande 5 tom.
——— les 3 derniers ſeparés pour la
commodité de ceux qui ont les prem.

Nou-

Nouveau Dom Quixote 2 tom. 12 fig.
Hiſtoire de Guſman d'Alfarache 3 tom. 2 figur.
——— Poetique de Gautruche 12.
Hiſtoire des Favorites par made. La
——— Roche guilhen 2 tom. 8.
- - - de Jaqueline de Baviere Com-
- - - teſſe du Hainaut 12 fig.
Voyage de Delon aux Indes Orientales. 12. figur.
- - - de Gage 2 tom. figur. 12
- - - de Bernier ſous la preſſe.
L'art de parler par le Pere Lamy 12.
Quinte Curce de Vaugelas 8 par Ablancourt. Conſolations contre la mort par Drelincourt 8.
Arithmetique de binet 12.
Contes de la Fontaine fig. 8.
- - - Idem ſans figures
Fables de la Fontaine avec figure.
Lettres de Milleran 12 No. Edition.
Sermons de Superville 8. 3 tom.
Catechiſme de Superville 8.
- - - de du Bourdieu 8.
- - - de Drelincourt 8.
Anacreon de Dacier 12 Grec & Latin.
Hipolite Comte de Duglas 12 figur.
Sentimens critiques ſur les caracteres de la Bruiere 12.
Parfumeur François 12
Conſeil d'un pere à ſes Enfans 12

de

- - - de la ſageſſe 8. 2 tom.
Caractéres d'Epictete 12 par l'Abbé de Bellegarde Comte de Soiſſon 12
Ceſar de l'Empereur Julien 4
Cabinet d'Architecture 3 tom 12.
Sermons de Tillotſon 8
Nouvelles de Cervantes 12
voyage de Ceylan 12 fig.
De la plus ſolide devotion par Tiers tom. Recueil Hiſtorique 8.
Ecole du Monde par le Noble 6 tom.
Fables de Phedre.
Memoires de Rome par Nodot 12 fig.
Oevures de Moliere 4 tom 12
- - - de Racine 2 tom. 12
- - - de Corneille 12 tom. 12
Remedes de Fouquet 2 tom 12
Maiſon Reglée 8. figur.
Harmonie Evangelique 4.
Relation de Pruſſe 8 figur.
- - - de la Cour de Danemarc 12.
Maître Italien de Veneroni
Mille & une nuit 4 tom.
Comteſſe de Chataubrian,
Vieuſſens novum vaſorum corporis humani ſiſtema.
Entretiens ſolitaires dune ame avec ſon Dieu.
Guide d'Amſterdam 8 fig.
Diverſités curieuſes 12 tom.

FIN.

62655260